



Histoires d'un siècle

RÉCITS DE VIE
À L'OCCASION DU
CENTENAIRE DE
LA MAISON DE VESSY

1921-2021
100 ans
m

la liberté d'être soi



La Maison de Vessy a fêté ses 100 ans en 2021. Nous avons souhaité marquer ce cap historique en bavardant avec certains de nos cher-e-s résident-e-s. Le résultat de ces échanges constitue la trame de ce livret, édité pour la postérité.

L'humanité extraordinaire et les détails vibrants qui se dégagent de ces témoignages historiques nous inspirent le plus profond respect envers les passagers du grand âge.

Ils donnent tout leur sens à notre engagement : « A la Maison de Vessy, chacun a la liberté d'être soi, à tout moment. Car chacun-e est unique, est accueilli et doit pouvoir vivre avec sa personnalité, son histoire, ses convictions, ses habitudes, ses envies ».

Un immense merci pour leur confiance et générosité à Jacqueline, Yvette, Kurt, Janine, Micheline, Mireille, Edith, Jane, Lucienne et Simone, ainsi qu'à leurs proches, tous nos habitants, nos collaborateurs et nos partenaires qui contribuent chaque jour à proposer une Maison dans laquelle nous aimerions être et vivre lorsque nous serons âgés.

Un remerciement tout particulier à Isabelle Bader pour son travail sensible de biographe.

**100 ANS DÉJÀ, 100 ANS SEULEMENT.
LONGUE VIE À LA MAISON DE VESSY**

Florence Moine
Directrice générale
2022



*ÉCOUTONS LES ANCIENS :
ILS SONT NOTRE MÉMOIRE
COMMUNE ET NOUS
OFFRENT SANS LE VOULOIR
UNE PRÉCIEUSE LEÇON
D'HUMILITÉ.*



1921-2021 : LA MAISON DE VESSY A CENT ANS. QU'EN PENSENT SES CONTEMPORAINS ?

Nous sommes allés à la rencontre de dix d'entre eux pour leur demander ce que ce chiffre évoquait pour eux : est-ce qu'ils se projettent à cet âge, eux qui en ont quatre-vingt, nonante ou plus ? et quel regard portent-ils sur les presque cent ans qu'ils ont vécus ?

Avoir cent ans, quasiment tous nous disent que cela ne les intéresse pas : cela ne représente ni une crainte, ni un projet ; tout simplement, ils n'y pensent pas. En revanche, ils partagent volontiers leurs souvenirs, acceptant de retracer pour nous à grands traits leur traversée du siècle. Malgré la pudeur de leur génération, ils évoquent avec beaucoup de simplicité des événements souvent très personnels et parfois douloureux.

Ces dix récits racontent une époque où le temps s'écoulait plus lentement, où l'on choisissait son conjoint et son métier pour la vie, où l'on traversait les difficultés en faisant le dos rond et sans se perdre en commentaires. Grâce à Jacqueline, Yvette, Kurt, Janine, Micheline, Mireille, Edith, Jane, Lucienne et Simone, nous prenons la mesure de ces cents ans qui ont coulé sur les murs de la Maison. N'oublions pas d'écouter les Anciens, ils sont notre mémoire commune et nous offrent sans vouloir une précieuse leçon d'humilité.

Isabelle Bader
Biographe

Entretiens réalisés entre juin et novembre 2021



« JE SUIS BIEN »

Jacqueline,
85 ans

Participer à fêter les cent ans de la Maison, c'est avec plaisir, la Maison en vaut la peine. C'est d'un confort ! L'insonorisation est incroyable, c'est grand, c'est propre, et il y a toujours quelque chose qui fait plaisir. Le centenaire de la Maison sera très bien, tout est tellement bien organisé ici, absolument tout. Je ne sais pas comment ils font.

Cent ans, moi je ne les ai pas encore...

Que dire ? Je suis bien.

J'ai fait beaucoup de choses... J'ai connu la guerre. J'ai trois enfants, je n'ai pas travaillé. Je les ai bien élevés, c'était mon but. Quarante-vingt cinq ans cela peut paraître beaucoup mais la vie est passée vite.

Je suis de Saint-Etienne. Nous habitons à la campagne, à Saint-Priest-sur-Jarez, en haut d'une colline. Nous avons dix mille mètres carrés, mais rien n'était à plat. Mon père était grossiste en fruits et légumes, il était tout le temps en Algérie. C'est mon grand-père qui a apporté les premières oranges en France.

Je suis née en 36. Nous étions quatre enfants, je suis la deuxième. J'ai des très très bons souvenirs. Et des mauvais aussi. Il y a eu la guerre... Se faire réveiller par les Allemands qui jettent tout le monde dehors... Mon père est mort jeune, à quarante-cinq ans, d'un infarctus. Je venais d'avoir dix-huit ans. Nous étions à table, il a dit « passe moi le pain », et hop. « **Va vite chercher Monsieur le Curé** » m'a dit ma mère - c'était comme ça à l'époque - et j'ai sauté dans la voiture. Je ne me suis pas retrouvée dans le fossé mais presque.

Je suis toujours positive alors je m'en sors toujours. Ma mère était comme ça. Après le décès de mon père, elle a repris l'affaire. Elle avait toujours le sourire. Une femme super, une petite femme, rondelette, un mètre soixante. Après le décès elle a dit : « Allez, on continue, on met la musique ! » Parce qu'à l'époque,

après un deuil, on n'écoutait plus de musique ; la vie s'arrêtait. Elle ne voulait pas qu'on soit des enfants comme ça. Nous, nous étions tous très gais. Elle nous a dit : « On continue comme avant. » J'adorais mes parents, chacun différemment. Ma mère parce que c'était une bosseuse ; il fallait la traverser la guerre ! Mon père je l'admirais, il était grand, beau.

Aujourd'hui je suis très bien. J'ai de la chance, je dois dire, parce que je ne suis jamais malade.

Par contre j'ai eu deux accidents très graves, j'ai dix tringles dans le dos. Maintenant ça n'est plus douloureux, je vis avec. J'ai un lit un peu plus confortable, un gros matelas, et voilà. Il y a six ans, j'ai fait un AVC en sortant du parking de Vandoeuvres. Je suis rentrée droit dans un mur. Là, j'en ai bavé. J'ai eu un corset. J'ai eu un plâtre... Et puis je m'en suis sortie. Et sans un brin de fièvre, jamais. Je n'ai jamais baissé les bras, jamais pensé que je n'y arriverais pas. Je suis repartie ! J'avais des douleurs au dos bien sûr, mais j'ai eu un très bon toubib. Comme je suis gaie de tempérament, il faut que ça aille. Toujours. J'ai eu un plâtre autour du buste pendant trois mois, **mais on peut toujours bouger les bras et les jambes !** Jamais dans ma vie je ne me suis désespérée. Ce qui est passé est passé, il faut aller de l'avant. Moi j'aime la vie.

Par exemple, j'aime manger des bonnes choses, mais sans excès. Et ce que j'aime avant tout, bien sûr, ce sont mes enfants. Ma fille, la dernière, a cinquante-deux ans. C'est un bijou, on n'a jamais eu un mot de notre vie. Et mon fils aussi. Avec mes enfants, on s'adore ! Enfin les deux derniers, parce

que l'aînée je ne la vois plus. Ça, j'ai mis dix ans à l'accepter ; parce que je ne voyais pas la raison. Je n'ai jamais compris. Je ne peux pas dire que j'étais malheureuse, parce que je ne me sentais pas fautive. Je suis très droite dans la vie donc je ne vois pas ce qu'on peut me reprocher. Pendant dix ans j'ai tout essayé, mais maintenant c'est fini. Cela fait vingt ans et je ne crois plus que cela va changer. Mon fils et ma fille ne parlent plus à leur soeur non plus. Au départ, ils se voyaient un peu, et puis plus. Elle a fait le vide. C'est accepté maintenant, ça ne me fait plus mal au cœur. Je ne veux pas dire qu'elle a tort, c'est son genre de vie peut-être.

Maintenant je suis bien.

Je ne crains pas la solitude. Enfant, j'étais très sotte comme on disait, c'est-à-dire un peu garçon manqué. **Je grimpais aux arbres. Il y avait un grand cèdre chez nous, avec des branches alternées, c'était un bonheur !** Je ne suis pas peureuse. Et puis j'ai largement de quoi

m'occuper dans ma tête... Au quotidien j'aime être tranquille, je peux rester deux ou trois jours tranquille. Comme là, je suis bien. Je ne m'ennuie jamais, même seule. Je préfère être seule qu'avec des gens qui me cassent les pieds.

Quand je suis seule, je réfléchis beaucoup, je pense à des périodes de vie que j'ai faites, à la vie que j'aie eue, ou à ce que je vis maintenant, ou à l'avenir, et je pense beaucoup à mes enfants bien sûr. Même quand je pense à l'avenir je ne suis pas inquiète. Ça n'est pas dans mon caractère de me faire du souci. Là, je me dis que je vais jusqu'à cent ans sans problème ! **Ça me plaît d'aller jusqu'à cent ans, parce que je serai encore avec mes enfants.** Je suis dans la vie, je n'ai mal nulle part, je suis toujours positive. Je remercie mes parents, je les remercie de m'avoir mise sur la terre.

- 15 juin 2021 -

Il y a des gens qui sont vieux à trente ans. Ça ne veut rien dire vieillir. Je vis avec ce que je suis.



« JE RIGOLE
FACILEMENT
PARCE QUE
C'EST ÇA QUI
SAUVE »

Yvette, 75 ans

Avoir cent ans... ouh, cela me paraît loin. Je suis de 46 donc j'ai le temps. Être centenaire, cela me paraît merveilleux. Là, il y a une dame qui a fêté ses cent ans, je trouve que c'est joli, que c'est bien. Moi je ne suis pas sûre d'y arriver. J'y pense... Je me dis, tiens, si j'avais cent ans, où je pourrais être ?

Ça me dirait de faire un beau voyage, si j'étais vraiment en forme. Si je pouvais, je retournerais à Tahiti. J'y suis allée en 99. Mon beau-frère était là-bas et on en a profité. J'ai vu des petites îles. J'aimerais y retourner mais c'est cher. Revoir Papete, Bora Bora... C'est un paysage magnifique, on oublie le travail, on oublie tout. C'est comme le paradis. Pour moi ça a été merveilleux. En vérité je ne crois pas que je vais y retourner. De l'argent, j'en ai de moins en moins. Mais c'est un beau rêve que je me fais. Penser à ce voyage, ça me remonte le moral. Je pars dans ma tête.

On verra bien si je les fête, ces cent ans ; mais j'ai bien envie de les fêter.

Les centenaires que je vois ici, ça me fait envie. Elles ont l'air en bonne forme. Je dis elles parce que les hommes, ils vivent moins que nous. J'ai été mariée quarante-cinq ans. Mon mari est décédé il y a trois ans. Il était

jardinier-paysagiste, mais à la fin il a dû faire des ménages parce qu'il ne pouvait plus faire son métier à cause de sa maladie. Il avait trois ans de plus que moi. Nous n'avons pas eu d'enfants. On aurait bien aimé mais voilà, la chose ne s'est pas faite. Quand j'ai vu que mon mari n'était pas bien, je me suis dit que j'aurais été triste d'avoir des enfants et de devoir les élever seule. Même si à l'âge où il a commencé à avoir

des soucis, les enfants seraient déjà sortis de leur coquille comme on dit, mais « petits enfants, petits soucis, grands enfants, grands soucis. » Finalement, c'est mieux qu'on n'en ait pas eu.

Je suis née à Saint-Rambert-d'Albon, dans la Drôme. Je suis venue à Saint-Julien vers l'âge

Les centenaires que je vois ici, ça me fait envie. Elles ont l'air en bonne forme. Je dis elles parce que les hommes, ils vivent moins que nous. Moi j'ai été mariée quarante-cinq ans.

de douze ans, avec mes parents. Je ne sais pas pourquoi ils avaient choisi Saint-Julien. Mon père était mécanicien-tourneur sur France, ma mère était secrétaire. J'ai trois frères et je suis la troisième, la seule fille. L'école, ça n'était pas mon truc. J'étais beaucoup plus manuelle qu'intellectuelle. J'ai quitté Saint-Julien pour travailler à Genève. Je faisais des ménages et j'étais logée chez les gens chez qui je travaillais. J'ai aussi travaillé en EMS, servi à table, j'ai fait un peu de tout, aussi du secrétariat chez un médecin... J'ai toujours aimé mon travail. Si on n'aime pas son travail on le fait mal. Moi j'ai toujours travaillé. Je ne

pouvais pas rester sans rien faire.

Un de mes frères est décédé il y a un an, d'une crise cardiaque. Mon frère aîné a la maladie de Parkinson alors il a du mal à répondre au téléphone. Si je peux, j'arrive à lui parler, sinon, qu'est-ce que vous voulez... Mon plus jeune frère est sur Bonne, vers Annemasse. Avec le confinement je ne l'ai pas vu beaucoup. Je ne peux pas dire que ce soit dur, mais... c'était long. **Heureusement que j'avais ma tablette. Je venais juste de l'acheter au moment du confinement, c'est une chance. J'ai joué aux cartes, j'ai fait des puzzles, etc.**

Ici j'ai été élue comme représentante des habitants. Ils ont voté pour moi sans que j'aie eu besoin de faire campagne. J'espère qu'ils m'apprécient. Je ne suis pas quelqu'un de compliqué. Il faut vivre en harmonie avec soi-même, enfin je crois. Il faut prendre les choses du bon côté. Quand je n'ai pas le moral, je vais dans le parc et je fais le tour. Quand mon frère est mort, pour me remonter

le moral j'allais dehors, je discutais avec les habitants. Ce qui me fait du bien c'est de ne pas trop penser à mes problèmes. Si on y pense trop, ça vous coule. Je rigole facilement parce que c'est ça qui sauve. C'est très rare que je pleure. Il faut vraiment que j'en ai gros sur la patate. Quand mon mari est mort, je n'ai pas voulu prendre de médicaments. Mon frère voulait, alors j'ai dit que je verrai. Rester dans les pensées tristes ça ne sert à rien, et ça ne fait revenir personne. **Moi je suis quelqu'un de simple. Ça ne sert à rien d'être compliqué. La vie n'est pas compliquée, c'est nous qui compliquons les choses.**

C'est bien de marquer l'anniversaire de la Maison. C'est le bâtiment principal qui a cent ans. Ils ont repeint l'entrée, tout a été refait. Comme ils ont tout rénové je ne me sens pas dans un vieux bâtiment. J'ai un balcon, une vue formidable sur le Salève. On est bien ici.

- 15 juin 2021 -



« J'AVAIS CE
DÉSIR TRÈS FORT
DE VOIR
LE MONDE »

Kurt, 94 ans

J'ai habité tout près d'ici, alors je connais l'endroit depuis longtemps. J'ai connu le vieux bâtiment. Dans les années septante, de l'extérieur cela me paraissait un peu abandonné. Maintenant, c'est très différent, il y a beaucoup de vie. Avant, c'était vraiment triste, on avait l'impression que c'était un endroit pour mettre les vieux de côté. Enfin, c'est l'impression que cela donnait. Il n'y avait pas grand monde, aussi parce que ça n'était pas très grand. Et je pense que les gens étaient plus âgés que la moyenne des résidents actuels. Dans ces années-là, il n'y avait pas autant de possibilités d'hébergement que maintenant pour les personnes âgées. Tout était plus sommaire. Maintenant ça n'a plus rien à voir, cela s'est beaucoup modernisé.

J'ai quelques années de moins que le bâtiment d'origine. Pour résumer mon parcours, je dirais que j'ai toujours travaillé dans le commerce et voulu avoir une expérience à l'étranger. J'ai fait mes écoles primaires et secondaires à Winterthur, et dès que j'ai eu terminé j'ai eu ce désir très fort de voir le monde. Après la guerre, trouver une maison suisse qui pourrait me permettre de travailler à l'étranger n'était pas facile, mais j'ai beaucoup cherché et j'ai fini par trouver. Mon premier départ a donc été pour une maison bâloise, la Union Trade Company (UTC) qui avait besoin de quelqu'un en Afrique. **Aujourd'hui c'est le Ghana mais cela s'appelait la Gold Coast, c'était une colonie anglaise. J'y ai vécu**

deux ans, de 49 à 51, j'avais vingt-deux ans. L'UTC avait des genres de grands entrepôts où les indigènes pouvaient venir acheter un peu de tout : des chaussures, des tissus, et même des voitures. Je dirigeais un département qui fabriquait des boissons non alcoolisées. On les fabriquait, on les mettait en bouteilles et j'étais responsable du contrôle. C'était très sommaire par rapport à ce qui se fait aujourd'hui.

Comme il n'y avait pas d'avions, il fallait tout livrer par bateau et il n'y avait même pas de débarcadères corrects, pas de vrais ports, il fallait apporter les marchandises à terre dans de petites embarcations. J'ai pris beaucoup de photos là-bas, que j'ai rassemblées dans de gros albums, avec des commentaires rédigés. J'ai fait cela avec toutes mes photos. Il y a déjà quatre gros volumes reliés et je n'ai pas encore terminé. Ils sont pour ma famille, toute ma vie est dedans. Au Ghana, cela m'occupait de prendre des photos. Il n'y avait pas grand chose d'autre à faire, même si c'était loin de ressembler à des vacances.

Ensuite je suis parti en Birmanie pour une entreprise d'horlogerie genevoise. J'y suis resté six ans, de 52 à 58. Ce qui me poussait à cette époque, ce n'était pas vraiment l'idée du voyage, c'était l'envie de travailler à l'étranger. Pour le commerce, je trouvais que c'était plus intéressant que de rester en Suisse. Cela me plaisait d'être

Maintenant c'est très différent, il y a beaucoup de vie. Avant c'était vraiment triste, on avait l'impression que c'était un endroit pour mettre les vieux de côté. Enfin, c'est l'impression que cela donnait.

dans un environnement différent. J'avais ce besoin de voir autre chose, de comprendre le monde et de gagner ma vie en même temps. Ma mère était fille de paysans et mon père travaillait dans la fabrique de locomotives de Winterthur. Ils vivaient à la mode suisse si on peut dire : on faisait partie de la société de gym ou de la société de chant, mais à part ça... pas grand chose. Ça n'est pas d'eux que je tiens mon envie de voyager en tout cas.

Après mes six ans en Birmanie, je me suis offert plusieurs mois de vacances pour faire le tour du monde : Australie, Nouvelle Zélande, les îles Hawaï etc., jusqu'à arriver en Amérique. Là j'ai traversé tout le pays depuis San Francisco en Greyhound, une société d'autocar américaine.

Puis je suis rentré en Suisse et je me suis marié, avant de repartir vivre six ans à Singapour avec ma femme.

Nous nous y sommes rendus en bateau depuis Gênes. Mes deux premiers enfants sont nés là-bas. Je travaillais dans la vente de montres. Singapour, c'était beaucoup plus moderne que la Birmanie, on ne peut pas comparer. Ce sont des Chinois : ils sont beaucoup plus entreprenants, ils voulaient s'enrichir. De nos jours, il faut oublier le commerce là-bas : face aux locaux nos mentalités européennes ne font pas le poids.

Après cela je suis revenu en Suisse, à Genève, où j'ai travaillé pendant plusieurs années pour une fabrique de montres qui a malheureusement été liquidée depuis.

Je suis très content de la vie professionnelle que j'ai eue, en revanche j'ai eu beaucoup de malchance dans ma vie personnelle car j'ai perdu ma femme assez jeune, il y a trente ans déjà. J'avais organisé une grande fête chez nous pour mes soixante-cinq ans. Beaucoup de nos amis ou relations d'affaires de Singapour, qui habitaient Zurich, avaient fait le trajet pour mon anniversaire. C'était une belle fête, nous étions très heureux. Deux heures après le dîner, ma femme est morte



Kurt, 94 ans

subitement. « Dissection aortique ». L'hôpital de Nyon n'a rien su faire. Mon médecin m'a dit que c'est très rare de pouvoir sauver les gens après ce type d'accident, ou alors il y a toujours des séquelles graves, donc c'est peut-être mieux qu'elle soit partie. On s'est retrouvés ce soir-là dans le jardin, les enfants et moi... Une catastrophe. C'est la pire chose qui me soit arrivée.

Si je dois tirer des leçons de ma vie professionnelle, c'est que les choses ont beaucoup changé. Aujourd'hui, il faut être une très grande firme et avoir des moyens énormes pour pouvoir défendre sa place.

Malheureusement il me semble que les jeunes d'aujourd'hui ne comprennent pas que pour avoir du succès dans sa vie professionnelle, il faut s'y mettre dès le début. Maintenant, de ce que je vois, ils pensent d'abord à s'amuser. Ils ont de la chance si les parents ont de l'argent... mais le gagner par eux-mêmes, ça n'est pas tellement leur priorité. Pour moi c'est un grand danger. Et la Suisse n'est pas une exception. Je suis d'accord qu'il faut s'amuser quand on est jeune, avoir des loisirs, faire du sport, mais **le plus important si on veut réussir aujourd'hui, c'est d'étudier sérieusement**, et il faut s'y mettre avec plus d'énergie qu'avant.

Les concurrents, ce sont les Chinois, les Japonais ou les Indiens... Les pays d'Asie soutiennent beaucoup les études des jeunes car ils savent que c'est la clé de la réussite. En Europe on ne pousse pas assez nos jeunes. On ne leur dit pas assez que les concurrents sont en Orient et qu'ils doivent faire attention. Ils devraient aborder leurs études en conquérants. J'ai cinq petits-enfants, mais je trouve que ce n'est pas mon devoir de leur dire quoi faire. Je crois que cela ne serait pas très bienvenu que je m'en mêle. En famille, c'est mieux d'avoir la paix que de chercher à imposer ses idées.

A un moment on devient trop vieux pour intéresser les plus jeunes. Ils ont l'impression qu'ils savent les choses mieux que nous, et ils ont un peu raison d'un certain côté. Si on peut guider les jeunes c'est bien, mais ça n'est pas facile. Maintenant il est vrai que je me sens un peu en dehors de tout ça. C'est peut-être un peu bête à dire, mais ce qui m'importe avant tout désormais, c'est de terminer mes livres. J'en ai encore au moins deux à faire et c'est beaucoup de travail. **J'ai nonante-quatre ans, alors on ne sait jamais, n'est-ce pas ? Il faut que je passe la deuxième !** Du coup, c'est vrai que je ne recherche pas tellement les contacts avec les gens : si je veux finir ce travail, je n'ai pas le temps d'aller dehors pour discuter. Alors je vis beaucoup avec mes souvenirs. Je n'ai pas grand chose d'autre.

Est-ce que j'arriverai à cent ans ? Comme on ne peut pas décider, il faut laisser venir... Avec ma santé d'aujourd'hui, pourquoi pas ? Mais ça n'est pas un but, ça ne me préoccupe pas. J'ai eu une vie intéressante et je suis plutôt en bonne santé donc tout est bien. Je suis content de la vie que j'ai eue.

Pour ce qui est du centenaire de la maison, je dois dire que je suis impressionné comme ce nouveau bâtiment a été conçu. J'aime aussi la verdure qu'il y a tout autour. Pour moi, la présence de la nature, c'est très important. Quand les arbres étaient en fleurs le mois dernier, c'était une beauté. Le personnel m'a donné des photos. Il y aura une ou deux pages de ça dans mon livre, à la fin.

Pour revenir à ce que je disais au tout début, moi qui connais l'endroit depuis longtemps, j'ai toujours aimé cette forêt qu'on voit d'ici. C'est pour cela que j'ai choisi cet endroit pour la fin de mes jours. Ici je suis très, très content.

- 15 juin 2021 -

*Est-ce que j'arriverai à cent ans ?
Comme on ne peut pas décider, il
faut laisser venir... Avec ma santé
d'aujourd'hui, pourquoi pas ? Mais ça
n'est pas un but, ça ne me préoccupe
pas. J'ai eu une vie intéressante et je suis
plutôt en bonne santé donc tout est bien.
Je suis content de la vie que j'ai eue.*

« J'AI
TOUJOURS
ÉTÉ GÂTÉE »

Janine, 89 ans

J'ai été très gâtée, étant jeune, par ma grand-mère et mon papa. **Nous sommes une grande famille : deux garçons et cinq filles.** Mon frère d'abord, puis ma sœur aînée, qui est aussi ici à la Maison de Vessy, ensuite une qui est décédée il y a peu de temps, et moi, qui suis la quatrième. Puis une autre sœur, mon frère et enfin la petite dernière. Mes frères et sœurs aînés sont nés en 28, 29 et 31. Moi en 32. Nous avons grandi tous ensemble dans une ferme, à Meinier.

L'année avant ma naissance, les trois aînés ont été malades, les trois en même temps : mon frère a eu une mastoïdite (une grosse infection derrière l'oreille), ma sœur mal aux poumons – par la suite, elle est allée longtemps à la montagne à cause de ça -, et la troisième a eu une crise de paralysie à l'âge de neuf mois. Après, c'est resté, mais un tout petit peu : elle a gardé un léger handicap, elle était un peu gauche, mais elle n'a pas été estropiée comme on dit, elle a pu tout faire. Finalement elle s'est mariée et elle a eu cinq enfants. A ma naissance, ma maman était donc bien occupée avec mes frères et sœurs.

Au tout début elle employait une jeune fille du Valais pour s'occuper de moi, puis **j'ai passé beaucoup de temps chez ma grand-mère maternelle**, qui habitait pas très loin de chez nous, à Ruth, un hameau qui est sur Cologny. C'était aussi une ferme, avec un berger pour s'occuper des vaches. Enfant, j'y ai passé presque toutes mes vacances, et aussi mes jeudis, qui était jour de congé, une fois que j'ai été à l'école. Mon père me menait à Ruth le mercredi soir, comme ça maman était

tranquille avec les trois autres. Trois ans après moi, elle a eu encore une fille, puis un garçon, en 41, et en 43 encore une fille. Elle a eu du courage ma mère.

Quand ils ont liquidé la ferme, à Ruth, ma grand-mère est venue habiter chez nous et nous partageons la même chambre. On se racontait un tas de choses, on faisait la prière ensemble, elle me demandait ce que j'avais fait dans la journée à l'école. Elle me faisait aussi faire des additions, des divisions etc., parce que j'avais beaucoup de peine avec les calculs. Je suis la seule de la famille qui a un lien particulier avec cette grand-mère. Elle m'a donné beaucoup d'affection, je ne peux pas me plaindre.

Un jour, au moment de la prière, ma grand-mère m'a dit : « Tu sais que ta maman, elle t'aime pas. » J'ai dit : « C'est pas possible. Elle a dit qu'elle nous aimait tous. » Elle m'a répondu : « Oui, mais toi moins. » Moi je ne m'étais pas rendu compte. Finalement je me disais : « Tant pis si elle m'aime pas beaucoup », parce que j'étais gâtée autrement.

Peu de temps avant qu'elle meure, ma mère m'a demandé pardon : « Tu sais, je n'ai pas toujours été gentille avec toi. » J'ai dit : « Je sais, mais ça me fait rien. » J'avais remarqué certaines choses, mais je n'y avais pas vu le mal. Des discussions comme par exemple pour être une jeune fille, elle ne m'a jamais rien expliqué. La première fois que j'ai été jeune fille, je suis rentrée à la maison : « Qu'est-ce qui m'arrive ? » J'étais avec ma sœur aînée qui m'a dit : « Tu y auras tous les mois », puis elle est descendue et l'a dit à

Maintenant, je pose la question à mes enfants : « Qu'est-ce que vous avez à me reprocher ? » Ils me répondent : « Pour le moment, on n'a encore rien ».



ma mère. Ma mère est montée : « Fais voir ça ». J'ai donné mes culottes. Le lendemain je partais au pensionnat. La seule chose que ma mère a dite, c'est : « J'aurais mieux aimé que tu les aies au pensionnat. » Ça, ça m'est resté. Mais je ne lui en ai pas voulu pour tout ça. J'ai pensé : « C'est comme ça. » Maintenant, je pose la question à mes enfants : « Qu'est-ce que vous avez à me reprocher ? » Ils me répondent : « Pour le moment, on n'a encore rien ». Alors je dis : « Vous attendez que je soye morte pour y dire ! ».

Plus tard, j'ai fait un apprentissage de repasseuse. J'ai travaillé cinq ans à l'Hôpital cantonal. Je me suis mariée à vingt-deux ans et quand j'ai eu mon premier fils, j'ai arrêté de travailler. Quand j'étais jeune, on avait un cousin dans le village qui s'était marié, avait eu des enfants, pis avait pris une bonne pour aider. Puis la femme ne lui avait plus suffi, alors il avait pris la bonne. Ça, ça m'a marquée. On s'en parlait à la maison. Ils disaient « C'est pas possible, qu'est-ce qu'il a à aller avec la bonne ? » Je me demandais

pourquoi. Je ne savais rien. Après, quand on m'a expliqué, je me suis dit : « **Alors ça, moi, le jour où j'ai des enfants, pas de bonne à la maison !** » Quand j'ai été enceinte de mon premier garçon, je travaillais à l'hôpital et je gagnais plus que mon mari. Mais j'avais dit : « Tu sauras que le jour où j'ai un enfant, j'arrête de travailler. Je prends personne chez moi. » Je ne voulais pas qu'on me prenne mon mari. Et bien sûr, c'était aussi pour m'occuper de mes enfants. J'en ai eu quatre. Maintenant j'ai dix petits-enfants et treize arrière-petits-enfants !

Mon mari est décédé en 1992, à soixante-six ans. Il n'était pas du tout malade. **Il essuyait un verre à la cuisine, et d'un coup il est tombé.** Il avait toujours dit : « Je préfère claquer tout de suite que de traîner dans des lits comme certains. » **Alors quand il est mort, j'ai dit aux enfants : « Finalement, il a eu la mort qu'il voulait. Il faut qu'on soit unis tous les cinq. »** Mes enfants sont adorables. Je n'ai eu que du bonheur avec eux.

Janine, 89 ans

Quelque temps après son décès, une de mes petites-filles m'a dit : « Mémé, tu en reprendrais pas un autre ? » Oh, non alors ! Moi j'ai mes quatre enfants, j'ai mes petits-enfants, ça me suffit.

Cela fait maintenant deux ans que je suis ici. Il y a deux ans, je suis tombée chez moi et le docteur m'a envoyée au Trois-Chêne. J'y suis restée un mois puis on m'a dit qu'il fallait rentrer chez moi ou aller en maison. Chez moi, ça n'était pas possible. Il m'aurait fallu de l'aide pour tout : me déplacer, la toilette... Quand on a parlé d'aller en maison ça n'était pas un problème pour moi. J'ai tout de suite pensé à Vessy parce que ma sœur y était déjà. Mes enfants se sont occupés de tout. J'ai beaucoup de chance.

Avoir cent ans je me dis pourquoi pas. Si ça va bien, ça peut continuer. Vieillir ça ne m'inquiète pas, mais alors pas du tout ! Je suis très contente ici. Je ne m'ennuie pas. Il y a une bibliothèque en bas, on peut emprunter des bouquins. J'ai La Tribune, les mots fléchés, la revue de presse organisée par l'animation, je vais chez la coiffeuse, je passe voir ma sœur... Et surtout je peux sortir : je fais tous les jours mon tour du Cèdre. Chez moi j'avais une canne, mais je faisais nonante-six kilos. Depuis j'en ai perdu treize. **Maintenant, avec la poussette, c'est nickel, je marche plus qu'avant. Le jour où je suis entrée ici, ils m'ont apporté ce petit char et je suis partie tout droit ! C'est ma BMW** comme je dis, parce que mon petit-fils vend des BMW.

Ça n'a pas été compliqué de m'adapter. Au début, j'avais une chambre tout au fond, avec la vue sur les moutons mais aussi tous les camions de livraison qui passent. Ma foi, ça allait aussi. Ce sont mes enfants qui ont fait la demande pour que j'aie une chambre avec un balcon. Maintenant j'ai une vue magnifique. **Ce qui m'a plu cette année, c'est le champ de maïs qu'ils ont fait là-derrrière.** J'étais

contente ! Regarder pousser le maïs, alors ça, ça m'a plu ! Je ne suis pas allée jusqu'au champ à cause de la poussette qui n'est pas vraiment tout terrain, mais on voyait très bien depuis ici. Je ne m'ennuie jamais parce que j'observe beaucoup. Les choses et les gens. Il y a toujours assez de choses à voir. Là-bas, par exemple, après la route, ça a été tondu récemment. Un tracteur faisait les bottes de foin, alors je me suis amusée à compter les bottes. **Je regarde aussi le téléphérique, les parapentes... Hier soir il y en avait dix-huit.** Décidément, ne sachant pas compter petite, à présent c'est ce que je fais !

Aussi dans le fonctionnement de la Maison, je remarque tout : les habitudes du personnel, la manière dont sont faites les choses. Des fois l'organisation serait plus logique autrement mais je ne dis rien, c'est juste mon point de vue. Si c'est leur habitude, ça n'est pas moi, dernière entrée, qui vais leur dire comment faire. Et puis le personnel est très gentil ici, très serviable.

C'est assez rare que je n'aie pas le moral. Quand cela arrive, eh bien, je pleure. C'est la seule chose à faire. Après, ça va mieux. Je prie aussi beaucoup. Avant j'allais à l'aumônerie pour réciter le chapelet. Maintenant j'ai la chaîne KTO, je la regarde tous les jours.

Non, vraiment je suis heureuse. Ici, je fais ce que je veux. Comme je l'ai dit, j'ai toujours été gâtée. La preuve, ici je suis gâtée encore. Parce que je ne fais rien. Je ne fais que mon lit !

- 23 août 2021 -

« MOI ME MARIER,
JAMAIS ! »

*Micheline,
91 ans*

Je suis de 1930, du 4 janvier. Ma mère était du 31 décembre. J'ai eu deux frères mais c'est moi le vieux trognon, je suis la plus âgée. Ce matin, je ne sais pas pourquoi, je me suis rappelée les étés où j'emmenais mes deux petits frères au bord du lac. Nous habitons les Eaux-Vives. **Vers les quinze heures je partais à Baby Plage avec eux, un dans chaque main, et ma mère nous rejoignait plus tard pour nous apporter notre goûter.** Quand j'y pense, la confiance qu'elle me faisait ma mère, c'est incroyable. Je devais avoir huit ou neuf ans, et eux quatre et six. Ils ne savaient pas nager évidemment, on faisait des jeux, on creusait, ils pataugeaient dans l'eau... Une fois j'ai cherché mon frère partout. Mais bon sang il est où ? Je le vois pas, je le vois pas. Il était à mes pieds, sous l'eau ! Une seconde d'inattention et il avait glissé sans que je le voie. J'ai appelé au secours et une dame est venue, elle lui a appuyé sur les poumons, l'eau giclait. Heureusement, il s'en est sorti.

Toute ma vie j'ai eu des responsabilités. Il n'y a que depuis que je suis ici que je suis au calme. Ça n'est pas ennuyeux, c'est agréable au contraire. J'aime bien lire, j'ai des tas de bouquins sur l'histoire de Genève, j'adore ça. J'ai aussi un livre avec de belles photos des grands bateaux du lac, je les connais tous.

Ma mère était couturière, elle faisait des raccommodages. Son activité apportait un peu d'eau au moulin parce que mon père, lui,

ne trouvait pas de place. C'est parce que **ma grand-mère avait fauté** : elle avait eu deux fils et deux filles, tous très différents physiquement... manifestation de quatre pères différents. Mon père avait un certain type, un nez très aquilin. Quand il présentait ses papiers à l'embauche, on le regardait avec suspicion : « Ils sont faux vos papiers, vous n'êtes pas Suisse ». On le refusait partout. Avant la guerre il avait eu deux ou trois places comme employé menuisier, mais après cela, plus rien.

De mon côté j'aidais un peu aussi. Je faisais des commissions pour un tas de petites dames. On me donnait vingt centimes, trente centimes... Je rapportais tout à ma maman. **Je faisais aussi beaucoup les fins de marchés : quand les marchands pliaient bagage, j'allais ramasser les quelques**

*Toute ma vie j'ai eu des
responsabilités. Il n'y a que depuis
que je suis ici que je suis au
calme. Ça n'est pas ennuyeux, c'est
agréable au contraire.*

fruits et légumes qu'ils avaient jetés. Une pomme, un poireau... J'étais très débrouille. Quand il y avait la Vogue, à Carouge, il y avait des balançoires tenues par une dame que je connaissais depuis longtemps. Elle me disait : « Tu peux faire un tour, mais alors va me faire des commissions. » J'y allais, et après j'avais droit à deux ou trois tours de balançoire. Ou alors elle me faisait faire du rangement, ou sa vaisselle, dans sa caravane. Je devais avoir une dizaine d'années. Cependant je ne me suis

jamais dit que la vie était difficile. Je n'ai jamais eu le sentiment de manquer de quoi que ce soit.

*Comme j'étais l'aînée,
j'ai toujours eu la
responsabilité de
mes frères. Au lieu de
Micheline-Aurore, qui
sont mes deux prénoms,
ils m'appelaient
Micheline-Horreur. Mais
c'était affectueux.*

Pour finir, mon père s'est découragé de trouver une place. Il a trouvé un petit coin, un atelier, et il a commencé à faire des meubles, des meubles de cuisine surtout. Nous avons fait deux fois les Arts Ménagers à Genève, tous les deux. Puis on a eu un magasin pendant quelques années, à la rue de Carouge. C'est moi qui tenais le magasin. Je devais avoir dix-huit ou dix-neuf ans puisque c'était avant mon mariage. Un peu plus tard il a fallu tout liquider parce que les affaires n'allaient pas trop bien, les gens n'avaient plus d'argent pour acheter des meubles et autres. C'était juste après la guerre alors il n'y avait plus rien, c'était comme ça.

Ce qui n'allait pas dans mon enfance, c'était l'ambiance entre mes parents. Mon père a toujours plu aux femmes. Il avait une présence, de la prestance... Où qu'il aille, il y avait toujours des femmes autour de lui.



Micheline, 91 ans

Quand j'étais petite, une ou deux fois je l'ai suivi. Je voulais savoir avec qui il était, ce qu'il faisait. Je devais avoir dans les douze ans. Il racontait beaucoup de choses à ma mère, des mensonges sur ce qu'il faisait, alors j'ai voulu en avoir le cœur net. Je le voyais aller ici ou là, puis je racontais tout à ma mère.

Une fois je l'ai vu discuter avec une dame, tout jovial, tout souriant. Ouh toi... Je l'ai suivi et j'ai vu où il était entré, à quel étage et même à quelle porte. J'y suis allée et j'ai sonné. C'était une femme qui tirait les cartes.

Elle m'a fait entrer, m'a tiré les cartes, puis je me suis levée et j'ai tout bousculé. « Mais qu'est-ce que tu fais ?! » J'ai dit : « J'ai mon père qui est là ! » Il était bien là en effet, dans la pièce d'à côté, il l'attendait au lit. Ça, il n'a pas été content de me voir ! Je ne sais pas ce que j'aurais fait ce jour-là ! Je suis partie en pleurant : « Moi me marier, jamais ! » Quel âge je pouvais avoir ? Quinze ans peut-être. Et puis j'ai rencontré mon mari...

J'étais inscrite dans une société, une société de type politique. Il y avait quelques personnes que j'aimais bien et c'était l'occasion de sortir de temps en temps tous

ensemble. Ce jour-là nous étions allés camper au bord de l'Allondon. **Lui, c'était le jour de ses vingt ans. Toute sa famille l'avait planté là, ne s'était même pas souvenu que c'était son anniversaire, alors il était venu au camping pour faire un peu la fête. On s'est plus tout de suite.** On s'est fréquentés, puis on s'est mariés. C'est le seul homme que j'ai fréquenté. Nous avons six mois d'écart. Il était super sympa, il avait plein de copains. Je lui avais dit : « La seule chose que je n'accepterai jamais, c'est que tu boives, sinon, tout de suite je pars. » J'ai eu un mari adorable.

Pendant quelques années, il a travaillé avec mon père. Ensuite je ne me rappelle plus trop... il a fait un tas de choses. De mon côté j'étais laborantine dans la photographie. Je développais les films, je faisais les tirages. J'avais ce magasin de photos qui existe toujours, au Rond-Point de Plainpalais. J'y ai travaillé quelques années, puis mon père a eu besoin de moi au magasin et j'ai arrêté. Mais

Je suis toujours en admiration devant le Salève. C'est comme un vieux copain, on se connaît bien. Ici je suis bien parce qu'il est sous mon nez.

là où je travaillais, ils liquidait des appareils et j'ai pu en acheter deux, une petite tireuse et un agrandisseur. Alors après, je me mettais à la salle de bain et je faisais les tirages chez moi. Je faisais le noir complet avec interdiction absolue d'entrer. Je mettais un bidon dehors, à côté de la porte, au cas où quelqu'un aurait eu besoin d'aller aux toilettes. J'ai fait ça pendant longtemps. **Je faisais des photos**

de tout, de nos escapades à pied, de nos loisirs. Plus tard, avec mon mari, on a eu un petit voilier, je photographiais nos tours du lac. Comme nous avons un chien, il fallait accoster tous les soirs pour que je puisse le sortir. J'ai aussi eu des chats. J'adore les animaux. Maintenant je nourris les moineaux sur mon balcon, je leur parle. Avec mon mari, nous avons eu deux chiens, deux fois des bergers allemands. Plus tard, quand j'allais faire mes courses à pied du côté français et que les gros bergers allemands des douaniers venaient me renifler, je les caressais et ils me donnaient la patte ! Cela me manque, les animaux. C'est une vraie compagnie, qui vous apporte beaucoup.

Dans la journée je lis un peu, je regarde le Salève, je regarde monter le téléphérique. Je suis toujours en admiration devant **le Salève. C'est comme un vieux copain, on se connaît bien.** Ici je suis bien parce qu'il est sous mon nez. Avec mon mari nous allions souvent grimpailler. On montait toujours à pied, on marchait beaucoup. Quand on

en avait plein les jambes, on redescendait en téléphérique, mais seulement pour descendre ! Nous cherchions aussi des grottes, **nous avons fait beaucoup de spéléo. Avoir le Salève sous les yeux, cela me rappelle des tas de bons souvenirs, je visualise tous les endroits où nous sommes allés.** Un jour nous avons emmené nos deux mamans dans une grotte qui n'était pas difficile d'accès. Elles ont ri ! « Rends-toi compte, Mémène, où on est (ma mère s'appelait Germaine) ! On est dans une grotte ! On mange dans une grotte ! ».

Quelle chance d'avoir deux belles-mères qui s'adoraient. Pour moi c'était comme d'avoir deux mamans. Quand ma belle-mère est décédée, je n'ai pas osé le dire tout de suite à ma mère, j'ai eu peur qu'elle ait un choc. Ma belle-mère habitait le Périgord, elle venait ici deux mois par an, en été, puis elle repartait. Elle était très différente de ma mère, avec qui je m'entendais très bien aussi, mais sans vénération particulière. Ma mère, à part de faire de la couture pour rapporter



Micheline, 91 ans

un peu d'argent à la maison, elle ne faisait pas grand chose d'autre. Ma belle-mère était adorable. Elle était Française mais mon beau-père, lui, était Suisse. Pas sympa et alcoolique. Quand il avait bu, il était violent, comme beaucoup d'hommes. Les relations avec mon mari n'étaient pas terribles : que son père boive un coup, passe encore, mais qu'il batte sa mère, ça il ne supportait pas. Et de mon côté, il y avait des problèmes aussi. Entre mes parents, c'était limite; souvent j'ai dû les séparer. Avec mon mari on s'était juré que si ça n'allait plus, on n'en arriverait pas là et on se séparerait. On s'est toujours promis de ne jamais se bagarrer comme nos parents se bagarraient. Ça vous marque à vie ces choses-là. Moi, cela fait partie des choses qui m'ont vraiment choquée.

Maintenant, après tous les problèmes de famille que j'ai eus, je prends les choses comme elles viennent. Je ne m'inquiète pas de demain. A chaque jour suffit sa peine comme on dit. Avec mon père, ça n'était pas facile, et avec mes belles-sœurs il y a aussi eu des tas d'histoires. Chez nous, les couples c'était très compliqué. Le seul problème qui me reste un peu sur le cœur, c'est que je n'ai pas pu avoir d'enfants. J'ai fait je ne sais pas combien de toubibs. Le dernier que j'ai vu m'a dit : « Madame, inutile d'insister, vous n'êtes pas faite pour en avoir. » C'était clair et net ; terminé.

*Sur mon front, je crois
que c'était plutôt
marqué « dépannage ».
J'ai aidé je ne sais pas
combien de personnes,
des cousins, mon neveu
quand sa petite amie l'a
mis à la porte... Notre
appartement était petit
mais on arrivait toujours
à se serrer. J'ai toujours
dépanné, c'est comme
ça.*

Récemment j'ai été hospitalisée pour un contrôle et je suis venue directement de l'hôpital à ici. Je n'ai même pas pu retourner chez moi. Des amies m'ont apporté quelques affaires : mes habits, le meuble à tiroirs que mon mari avait peint et quelques livres. J'aurais bien récupéré quelques autres choses mais voilà, je n'ai pas pu repasser à l'appartement. Au mur j'ai aussi des dessins de Landecy que mon mari a faits. Il était très doué. Moi, en dessin je suis une vraie cloche, vraiment zéro. A la fin nous habitons à La Croix-de-Rozon. Jusque-là, j'avais toujours habité les Eaux-Vives : la rue Dunant, la rue des Photographes... je connais le quartier par cœur. Puis notre immeuble devait être démolé et mon mari a eu connaissance d'un programme de construction à Croix-de-Rozon. Partout où nous nous étions inscrits avant cela, nous n'avions pas reçu de réponse, et là nous avons été pris : au pied du Salève, cette chance !

Avoir cent ans, je m'en fous complètement. Je n'y pense jamais. Si je les ai, je les ai. On fera la bamboula ! Mon âge, ça m'est égal. Le seul problème c'est que **j'ai souvent de la peine à discuter avec les personnes de mon âge. Je trouve qu'elles parlent « vieux »**, elles ne parlent que de leurs petits problèmes, alors je préfère rester dans mon coin et prendre un bouquin. Et puis, pour ce qui est de me voir vieillir, je n'ai jamais été très coquette, alors... Mon physique ne m'a jamais préoccupé. J'ai fait beaucoup de camping et le camping vous savez... ça n'est pas la grande élégance ! A vingt-deux ans, j'avais déjà les cheveux gris, héritage maternel. Un jour une voisine m'a dit en parlant de mon mari « C'est votre fils qui est avec vous ? » Ça m'a fait rire, mais depuis là, je me suis teint les cheveux. Qu'on prenne mon mari pour mon fils, tout de même... Cela ne fait que très peu de temps que j'ai arrêté de les teindre, depuis le décès de mon mari peut-être. Le temps qui passe, je n'y réfléchis pas. Je vis dans le présent.

- 24 août 2021 -

« ON EN A FAIT
DES CHOSES,
C'ÉTAIT LA
BELLE VIE »

Mireille, 89 ans

Cent ans... dans dix ans j'y serai. Cela me fait peur. J'ai l'impression que les choses passent trop vite. Mon Dieu, j'en ai bientôt nonante... comment j'en suis arrivée jusque là ? Dans ma tête je pensais, quatre-vingts ans peut-être... et voilà. Les jambes et le dos ne sont pas terribles mais sinon ça va, je ne suis encore pas trop esquinée. La tête va pas mal. **Cela fait déjà cinq ans que je suis là. Le temps passe trop vite. Ça ça m'effraye**, ce temps qui passe sans qu'on s'en rende compte.

J'ai eu une vie bien remplie, je n'ai rien à regretter. On a bien profité, mon mari et moi, on a fait beaucoup de choses. Nous faisons beaucoup de camping. Nous sommes allés pendant quarante-cinq ans au bord de l'Allondon. Quand ma fille n'avait plus l'école, on y passait tout l'été. Nous avons aussi fait du camping en France, avec des amis. Nous faisons du vélo, du VTT, des randonnées, du ski de fond... C'était la belle vie. Quand je pense à tout ce qu'on a fait... vraiment, j'ai bien vécu.

Je suis arrivée à Genève à huit ans, avec ma grand-mère, parce que j'ai perdu ma maman très jeune. C'était une jeune grand-mère. **Enfant, j'habitais Paris, avec ma mère et ma grand-mère. Elles chantaient dans des cabarets toutes les deux.** Mon père, je ne l'ai presque pas connu. J'ai une seule photo de lui. Il était marin dans la marine marchande et il nous a tout de suite laissé tomber, ma mère et moi. Il ne m'a jamais manqué parce que j'ai toujours été bien

entourée. Par ma mère, ma grand-mère, ma marraine. On était tout le temps ensemble toutes les quatre. J'ai grandi entourée d'adultes mais ça n'était pas une enfance triste, il y avait une très bonne ambiance.

Ma maman est morte d'une leucémie quand j'avais huit ans. C'était en 1940, elle avait vingt-six ans. Le lendemain-même de son enterrement, **j'ai dû quitter Paris**

précipitamment avec ma grand-mère parce que les Allemands entraient dans la capitale. Ma grand-mère voulait aller dans les Pyrénées mais il n'y avait qu'un seul train et c'était pour la Suisse, et comme elle était Suisse, j'imagine qu'elle s'est dit : « Va pour la Suisse. » Ma maman, je ne m'en rappelle pas beaucoup, hélas. J'ai peu de photos d'elle, et ma tête de nonante ans n'a plus tous ses souvenirs. La seule chose dont je me rappelle : quand elle est morte j'ai été l'embrasser, et je la revois dans sa petite robe bleue, dans son cercueil. Mais je n'ai pas eu le sentiment d'un drame, j'étais petite. A l'époque, à huit ans on savait moins de choses de la vie que maintenant. Et puis je vivais déjà avec ma grand-mère, qui était un peu comme une deuxième maman.

Je ne me souviens pas non plus d'avoir eu peur pendant la guerre. **Depuis notre fenêtre, à Paris, je voyais les combats des avions qui se mitraillaient**, et les fameuses

Ici on m'appelle Mac Gyver, mais je n'ai pas de boîte à outils alors je ne fais que des petites choses.

« saucisses », ces ballons suspendus au-dessus de la ville pour que les avions ennemis se prennent dans les câbles. Par la suite



pourtant, **le docteur a dit que j'avais attrapé la danse de Saint Guy à cause du stress, à cause des sirènes**, c'est-à-dire que j'avais des tics, comme de tirer sur ma bouche. C'était nerveux, au bout d'un moment c'est passé.

Arrivées à Genève, après l'école primaire, ma grand-mère avait en tête de me payer un institut de beauté. Je ne sais pas pourquoi, peut-être parce qu'elle était très coquette... **Pour finir j'ai fait coiffeuse**, j'ai mon certificat, mais je n'aimais pas du tout ça. Moi, ce que j'aurais aimé, c'est être photographe, reporter ou quelque chose comme ça, parce que j'aimais les voyages, les animaux, tout. J'étais curieuse. Par la suite j'ai fait beaucoup de photos, pour mon plaisir. Mais photographe, ça ne se faisait pas à cette époque. Maintenant il y a beaucoup de métiers possibles pour les femmes. Après

coiffeuse, je suis entrée dans une maison qui fabriquait des produits de beauté, et comme les coiffures me désintéressaient complètement, je suis passée dans le laboratoire. Je préparais les produits, et je faisais également les livraisons, avec la camionnette. Ça j'aimais bien. Puis je me suis mariée. J'ai été vendeuse à la Migros, et puis ma fille est arrivée et j'ai eu la grande chance de pouvoir arrêter de travailler pour m'occuper d'elle. **J'aimais beaucoup cela, m'occuper de ma fille. Elle s'est bien débrouillée, je suis fière d'elle.** Mon mari, lui, avait une entreprise de sérigraphie, une petite dizaine d'employés. Quand ma fille a grandi, j'ai travaillé avec lui à l'entreprise. Aujourd'hui, je trouve que le monde va mal. Ça n'est pas pour dire que c'était mieux avant mais... les gens ne savent plus se tenir. Ils assassinent pour un oui pour un non. Les jeunes c'est la drogue... Quand vous

Mireille, 89 ans

voyez ce qui vient de se passer à Marseille, ces règlements de compte. **Je pense que les parents ne s'occupent plus de leurs enfants.** Ils les font mais après... **ils poussent comme des sauvages.** Aujourd'hui on n'élève pas assez nos enfants. Ils ne sont pas assez respectueux. Pour moi c'était une grande chance de pouvoir éduquer ma fille. Et mes petits-fils sont bien élevés aussi, ma fille s'en est bien occupée. Mais ça n'est pas parce que je trouve que les choses allaient mieux avant que je ne suis pas moderne. Les enfants m'appellent « Mamie-Google ». Ils m'ont offert une tablette, je regarde beaucoup Youtube, Netflix... En revanche je ne suis pas sur les réseaux sociaux. Il s'y passe trop de vilaines choses. Les gens se font trop de mal sur ces réseaux. Moi ça ne m'intéresse pas. Comme films j'aime surtout les documentaires, les animaux etc.

J'ai beaucoup aimé les animaux. Nous avons eu des chats. J'aurais bien aimé un chien mais mon mari ne voulait pas. D'abord on a eu des tout petits machins, plus petits que des hamsters. Ensuite des perruches. **Puis un chat, puis deux : Chloé, qu'on promenait en laisse en ville, et Pupu.** **On les emmenait au camping, c'était tout un cinéma dans la caravane.** On leur laissait notre grand lit pour qu'ils aient de la place, et mon mari et moi on dormait dans le petit. Ensuite on a eu Pépère, Fripon... Quand on partait en balade j'avais fabriqué des cadres pour qu'ils puissent avoir de l'air dans la caravane. J'ai bricolé pas mal de choses au camping. J'aimais bien ça et mon mari n'était pas bricoleur. **Ici on m'appelle Mac Gyver,** mais je n'ai pas de boîte à outils alors je ne fais que des petites choses.

Je suis très bien ici. Les gens sont très gentils. Souvent on se dit : « Qu'est-ce qu'elle est gentille celle-ci. » Et puis la suivante arrive et elle est tout aussi gentille. Vraiment, quelle chance ! Ils m'ont beaucoup aidée aussi avec mon mari, à la fin. C'est ma fille qui a insisté pour qu'on vienne ici, tous les deux. **Nous voulions un endroit où il y a de la vue et de l'air. Regardez la vue qu'il y a depuis le balcon !** Nous nous sommes inscrits trois ans à l'avance : les beaux-parents de ma fille étaient déjà dans la maison et on s'entendait très bien avec eux, c'était des amis. Finalement ils sont tous les deux décédés quelques mois avant qu'on arrive. Maintenant mon mari n'est plus là, mais ma fille vient souvent me voir. Elle m'emmène au restaurant, j'aime beaucoup ça. Je dois dire une chose : elle ne me laisse jamais tomber, on s'aime bien toutes les deux.

- 24 août 2021 -

« ON N'ÉTAIT PAS
DE LA CLASSE DES
GENS RICHES »

Jane, 90 ans

J'ai eu nonante ans cet été. Avoir cent ans ? Je laisse les années défilier et on verra si je suis encore là. Ça ne m'inquiète pas. J'ai élevé mes enfants, ils sont bien, j'ai de très bons rapports avec eux. Alors le reste... Il y en a qui meurent à vingt ans, ou à quarante... ça c'est triste. Mais à mon âge... Tout a une fin. Quand je regarde en arrière, je me dis que les choses ont beaucoup changé, et c'est tant mieux pour les jeunes qui viennent derrière. Je suis très contente qu'ils aient moins de problèmes financiers que ce qu'on a connu nous. Nous, on n'était pas de la classe des gens riches. **Mon père était mécanicien aux ateliers des Charmilles,** qui existent toujours d'ailleurs, c'est à la Rue de Lyon. Un ouvrier d'usine ne gagnait vraiment pas beaucoup, et comme nous étions deux enfants, ma mère devait faire des ménages pour aider - j'ai une sœur qui a deux ans de plus que moi. Enfants on ne se rendait pas tellement compte que la situation était difficile pour nos parents.

C'est par la suite, vers quatorze-quinze ans, que j'ai réalisé combien c'était dur pour eux financièrement. La vie était dure mais ils ne nous le disaient pas. Simplement, on les voyait fatigués. **Quand on réclamait d'avoir un petit frère, ils disaient que ça n'était pas possible** « parce que la vie est très chère, on veut pouvoir vous donner le plus possible, pouvoir vous payer des études si vous en aviez envie... alors un troisième enfant, non, ça n'est pas possible. » Donc on n'a plus demandé. On a attendu d'avoir les nôtres ! On sentait qu'ils regrettaient pour nous. Pareil, si on voyait des camarades partir en vacances, on faisait des comparaisons, on

leur demandait pourquoi pas nous : « On aimerait pouvoir le faire mais ça n'est pas possible. » C'était déjà pour eux exceptionnel qu'ils arrivent à vivre sans faire de dettes.

Vivre sans faire de dettes c'était leur crainte viscérale, pouvoir payer leur loyer etc. Ils nous l'ont répété plusieurs fois : « Pour ne pas avoir de dettes, maman est obligée de faire des ménages. » Ça n'était jamais un reproche évidemment, c'était juste la réalité. « Si on a

des dettes on nous prendra nos affaires ; on risque de mettre nos enfants chez des gens qui ont plus d'argent que nous et on ne veut pas. » Ne pas avoir de dettes, on peut dire que c'était une obsession.

On était à Vieussieux, c'est un quartier ouvrier. Mais à l'école, c'était assez mélangé socialement. Certaines de nos copines étaient d'une famille de gens à argent, avaient des parents bien nantis, mais les enfants ne faisaient pas la comparaison.

Je pense que les parents devaient être intelligents et avaient dû leur dire « Vous n'avez pas à le dire ni à faire envie à vos camarades de classe. » Simplement on voyait bien que certaines étaient toujours mieux habillées que nous. Nous, on était propres, mais simples. Parfois les garçons se moquaient de nous : « Tu as vu ce que tu as

Jane, 90 ans

mis ! » Ceux-là, on a vite appris à leur dire : « Toi tu la fermes ou tu vas voir. » Bref, on ne nous faisait pas sentir la différence, mais enfin on la sentait. Certaines nous racontaient leurs vacances, des endroits où nous, on ne pouvait pas aller. De temps en temps on se disait « Qu'est-ce qu'elle a de la chance ! », mais mes parents ont toujours dit : « **Tant qu'on peut manger tous les jours on a de la chance aussi.** » On apprend à accepter, on est bien obligé. Et c'était sans jalousie, parce que dans le quartier on était tous logés à la même enseigne. Ce contexte social, bien sûr que cela m'a marquée, mais cela ne m'a laissé ni jalousie ni rancœur. Etre riches et avoir des parents qui se tapent dessus ou qui se cocufient, non merci !

Et puis on a vécu la guerre, je m'en rappelle bien. Et là on a compris qu'il y avait bien plus malheureux que nous. **La nuit, on entendait les avions, les bombardiers.** Il y avait les sirènes de début d'alarme, quand les avions arrivaient, et celles de fin d'alarme, qui signifiaient qu'on pouvait ressortir. Après, c'était le grand soulagement : « Ouf ! » On avait peur par moment. En 1940, Genève a été bombardée de nuit par erreur. Il n'y a pas eu tellement de morts mais la peur est restée. Ce qu'on devait faire, c'était, dès le moment où les sirènes se mettaient à vrombir, de descendre dans les caves. On sentait que les parents avaient peur : « Dépêchez-vous, dépêchez-vous », c'était un peu la panique. Ces alertes, c'était presque toujours la nuit. Puis on remontait, et le matin il fallait se lever pour aller à l'école.

Et puis nous entendions nos parents parler de la guerre. Il n'y avait pas la télévision mais ils écoutaient la radio, et **il ne fallait surtout pas qu'on parle pendant les informations. Ils nous expliquaient les choses tout en faisant attention à pas nous effrayer.** On pouvait comprendre qu'on était bien heureux, parce qu'à d'autres endroits les gens mouraient et étaient bombardés beaucoup

plus que nous. On en parlait aussi à l'école. Maintenant c'est des échanges sur le sport, avant c'était des échanges sur la guerre. A huit ou dix ans on était à la fois des gamins, insouciantes comme on est à cet âge, mais aussi en âge de comprendre déjà certaines choses. Quand nous parlions de la guerre entre nous, c'était un peu angoissant.

Bien entendu, nous écoutions aussi les adultes parler entre eux. **On savait pour Hitler...** On a su très jeunes que c'était un tortionnaire, un fou qui tuait les gens. On n'était plus des bébés, on posait des questions. Et quand on se plaignait qu'on ne pouvait pas aller dehors, pas aller au cinéma etc. : « Vous avez beaucoup de chance par rapport à d'autres ; certains ont perdu leurs parents, il y en a qui sont envoyés dans des camps, qui ne peuvent plus aller à l'école. » Annemasse est tout près, on entendait les bombes sur la France, on voyait les fumées depuis nos fenêtres. « Soyez contentes déjà avec ce que vous avez, parce qu'il y a des enfants qui n'ont plus de parents. ».

A cette époque, beaucoup de familles autour de nous, des gens plus nantis que nous, ont pris des petits Français chez eux pendant plusieurs mois, là on a eu un gros mélange. Par comparaison évidemment, on était privilégiés. Et nous avions aussi cette chance que notre père, en tant que mécanicien d'une usine qui fabriquait des canons pour l'armée, a été dispensé d'aller à la guerre. On n'est pas morts de faim, on n'a pas été blessés, on a seulement vécu les privations : on faisait ressemeler les souliers autant de fois qu'on pouvait, on a eu les cartes d'alimentation... enfin, c'était pour tout le monde pareil. **Le chocolat, on ne savait pas ce que c'était et il fallait faire attention à ne pas manger trop de pâtes** (en revanche on pouvait manger des patates autant qu'on voulait, alors ça oui, il n'y avait pas de carte d'alimentation pour les patates !) Et nous n'avions pas les moyens d'acheter au noir comme certains.

Les jeunes d'aujourd'hui sont plus heureux que nous et j'en suis très contente. Nous

on n'était pas malheureux, mais enfin on a connu l'inquiétude et les privations. Même si les parents nous expliquaient les choses avec beaucoup de calme et qu'on savait que c'était pire de l'autre côté de la frontière, ça n'était pas une vie d'enfant très insouciante. Et puis indépendamment de la période de la guerre, il me semble que les gens ont moins de soucis financiers aujourd'hui, il y a des aides sociales qu'on n'avait pas. Il n'y a plus cette sorte de misère qu'il y avait dans le milieu ouvrier, la classe ouvrière d'aujourd'hui est moins limite. Moi je sentais ce souci d'argent tout le temps chez mes parents, même s'ils ne disaient rien. Quand mon père, par exemple, avait envie d'aller boire une bière, il ne pouvait pas. Alors qu'il travaillait huit heures par jour, et même la nuit parfois. Cela aurait privé la famille d'une partie du repas du lendemain. Cependant il ne se serait jamais plaint, c'était sa femme et ses enfants d'abord. Si un copain mécano passait lui proposer d'aller

boire un verre, il disait « Non, non, demain. » A force de vivre les situations et même si les parents voulaient nous cacher les choses pour nous préserver, on comprenait bien.

Après la guerre, la vie a été moins difficile, les salaires étaient un peu plus justes. **Après coup j'ai réalisé à quel point mes parents avaient dû se priver pour nous, et j'étais pleine de reconnaissance.** Vers mes quinze ans j'ai ressenti un vrai trop-plein de reconnaissance pour mes parents, même sans le leur dire.

Et puis on a vécu la guerre, je m'en rappelle bien. Et là on a compris qu'il y avait bien plus malheureux que nous.



Jane, 90 ans

Je suis entrée en apprentissage à seize ans à la Poste du Stand, pas au guichet mais à la centrale téléphonique. Je n'ai pas spécialement choisi, j'ai pris ce qui se présentait. Je ne voulais pas rester à la charge de mes parents, ils en avaient assez vu. Mais j'habitais toujours chez eux bien sûr, je n'aurais pas pu payer un loyer. A la Poste, nos horaires changeaient tous les jours, et on faisait aussi des horaires de nuit, dix heures du soir-sept heures le matin. Le salaire était assez mince, mais c'était toujours une aide. Et puis je me suis sentie libre de vivre ce que je voulais vivre, de m'acheter ce que je voulais m'acheter – pas une villa hein, on est d'accord. Les temps ont changé et tant mieux. Mes enfants ne sont pas passés par où je suis passée moi : une guerre et une enfance marquée par les difficultés d'argent, j'en suis bien contente. Ça n'est pas parce qu'on a eu de la peine que les jeunes de maintenant doivent en avoir aussi.

Mes enfants savent tout ça. Ils ont voulu qu'on raconte un peu, alors ils savent pas mal de choses. Mais au bout d'un moment ça suffit : vivez votre vie, ne vivez pas la nôtre.

C'est ce qu'ils font.

J'ai des gamins adorables. Un garçon et une fille, de trois ans plus jeune. Je les aime. Mon fils a trois garçons, et ma fille un garçon et une fille : j'ai cinq petits-enfants.

Mon fils est professeur de français et ma fille est professeur d'anglais, elle parle l'anglais

comme elle parle le français. Je ne dirais pas que je suis « fière » dans le sens à faire la maline... ma façon d'être fière, c'est : qu'est-ce que je suis contente pour eux !

Tout n'a pas été facile non plus dans ma vie d'adulte. Je me suis mariée, j'ai eu des enfants, puis avec mon mari ça n'était plus possible.

Nous avons fini par divorcer, et alors, quel soulagement ! Je me suis sentie libérée. Je ne pouvais plus supporter un mari qui dit « Moi je, moi je ». Il avait fait un apprentissage de mécanicien, travaillé pendant un certain temps dans la mécanique, puis avait été moniteur d'apprentissage, et ça, petit à petit, ça lui était monté à la tête. Au point que les enfants s'en étaient aperçus, même si je ne disais rien et ne voulais pas le critiquer devant eux. Quand j'ai divorcé, les enfants n'étaient plus à la maison, et lui non plus d'ailleurs : à la fin, on ne se voyait plus beaucoup, il découchait souvent. Il ne me donnait presque pas d'argent, j'étais obligée de réclamer. Il disait « Encore ! Je viens de t'en donner. » Oui, mais cela fait passé un mois, et tu viens manger ici tous les jours... En tout cas les deux dernières années, c'était comme ça. Moi j'avais dû arrêter de travailler quand les enfants étaient petits parce que je n'avais plus le temps, avec deux enfants à la maison, tout le travail que cela donne, la lessive, les repas, tout. Ça n'était pas un choix d'être à la maison, mais je n'avais aucune aide pour rien. Mon mari disait « Mais je travaille moi, quand je rentre le soir, je suis fatigué. » Je n'ai pas voulu monter les enfants contre leur père mais ils étaient lucides : « Dis-donc, le père, il s'en fait pas trop. » J'ai repris le travail plus tard. A la fin, n'être là que pour laver les slips et les chaussettes, non merci ! J'ai mis du temps à me décider parce que je ne voulais pas que mes enfants prennent uniquement mon point de vue et se détournent de leur père. Ça n'était pas leur histoire, c'était l'histoire de notre couple. Finalement quand je leur en ai parlé, ils ont dit tous les deux : « Fatigue-toi pas, il y a longtemps qu'on est au courant. Et puis il y a longtemps que tu aurais dû le faire ! »

Dans une vie, il y a toujours des trucs pas sympas. Des fois, c'est dur. Par exemple

quand on m'a annoncé un cancer des deux seins. Il a fallu me faire une ablation des deux, et depuis j'ai des prothèses. Ces derniers temps elles m'ont fait terriblement souffrir. La nuit, parfois, je n'arrive pas à dormir, je suis obligée de sonner une infirmière pour demander du paracétamol. C'est comme si on m'enfonçait des aiguilles par en-dessous, je sens le bord. Ma foi, si un jour il faut m'enlever les prothèses, je vivrai sans. A l'annonce du cancer, là j'ai eu peur, mais si on doit me les enlever, ça, ça ne m'inquiète pas tellement. Je suis un peu faite sur le tas maintenant.

Pour finir, j'espère m'être fait bien comprendre sans trop me plaindre. **La vie n'est pas toujours une partie de plaisir, mais nos soucis, je pars du principe que cela n'intéresse pas forcément les autres.** Me plaindre, je n'aime pas ça. Ça ne sert à rien et il y a toujours pire que nous.

- 31 août 2021 -

« LA VIE TOUS
ENSEMBLE À LA
FERME, C'ÉTAIT
BIEN »

Lucienne, 92 ans

Quand je pense que la maison, ici, a cent ans, cela me fait penser que ces établissements, à l'origine, c'était pour les pauvres gens, ceux qui avaient travaillé toute leur vie pour que d'autres gagnent de l'argent. Malgré toute une vie de travail, ils finissaient dans la misère. Je suis fille de paysans, je sais ce que c'est que de travailler dur. Les gens qui sont ici maintenant, la première chose qui me vient à l'esprit, c'est qu'ils sont tous allés à

l'école. Il y a cent ans en arrière, ça n'avait rien à voir.

J'ai grandi à la ferme à Meinier. C'était la ferme du père de ma mère. Quand je suis née, mon grand-père habitait avec nous. Plus tard, c'est ma grand-mère du côté de mon père qui est venue vivre chez nous : elle avait fait deux attaques et comme elle était paralysée de tout un côté, sa fille n'arrivait plus à s'occuper d'elle.

Je suis de la dernière génération qui a vécu avec les grands-parents. Mon grand-père n'était pas paysan à l'origine, enfin, pas paysan de métier comme on l'entend maintenant. Il venait de Fillinges, vers Annemasse, où il avait juste deux ou trois lapins, comme tout le monde, mais c'était un homme de la campagne : il était un peu

menuisier, il savait faire beaucoup de choses, arranger une maison etc. Il avait la main à tout. Pendant la guerre de 14 il avait été infirmier auprès d'un docteur qui était aussi de la région. **Ce docteur lui avait appris à s'occuper des blessés : les soigner, couper des jambes, soutenir les soldats qui mouraient...** De ce fait, ils étaient devenus très liés. C'est de lui que ma famille a reçu la ferme de Meinier : le docteur l'a donnée à mon père après la guerre parce que sa femme, qui était de Lausanne, ne supportait pas la campagne. Elle avait occupé une partie de la maison avec sa sœur durant la guerre, pendant que l'autre partie était louée, mais le rhume des foins la rendait malade.

Après la guerre, de 1920 à 1927 environ, ma mère, s'est occupée de la ferme avec mon grand-père, puis elle a épousé mon père qui est venu les rejoindre à la ferme. Il était paysan aussi, mais plus aisé : ses parents possédaient la ferme voisine de celle de mon grand-père, une grande ferme avec plus de terrain, plus d'animaux... Ils ne sont pas allés bien loin pour se trouver. Ma mère a perdu sa maman jeune, au moment de ma naissance à peu près, donc elle avait une vingtaine d'années. Dans les années 20, ma mère et mon grand-père avaient une écurie de quelques chevaux et une dizaine de vaches, mais ils étaient plutôt maraîchers que paysans. **Mon grand-père s'était mis au jardinage. Les jardins, ça rapporte. Il faisait les marchés avec ma mère,** partaient tous les deux tôt le matin avec la charrette et le cheval. C'était un sacré travail. Ils louaient aussi des terres pour les céréales, pour cultiver de quoi nourrir les bêtes et avoir assez de foin.

C'était encore l'époque des grandes fermes. Maintenant il y en a de moins en moins, et c'est surtout pour élever le bétail. Nous, nous étions toujours une quinzaine de personnes à la ferme, au minimum : mon grand-père (et après lui ma grand-mère), mes parents, nous, les sept enfants (cinq filles et deux garçons, je suis la deuxième, l'aînée des sœurs), quatre

*Je suis de la dernière génération
qui a vécu avec les grands-parents.
Mon grand-père n'était pas paysan
à l'origine, enfin, pas paysan
de métier comme on l'entend
maintenant.*

ouvriers agricoles : le berger, le charretier et encore un ou deux qui aidaient aux travaux, et puis encore deux domestiques : une à la cuisine et qui s'occupait des enfants, et une qui aidait maman aux jardins ; ma mère était tout le temps dehors.

Celle qui s'occupait de nous était handicapée, elle avait une jambe moitié plus courte que l'autre, avec un pied environ à hauteur de l'autre genou. Elle enfilait sa petite jambe dans un genre de plâtre prolongé par deux tiges en fer qui se terminaient par un pilon et ça lui faisait comme une jambe de bois. On l'a toujours vue comme ça, c'est à peine si on y faisait attention et ça ne l'empêchait pas de s'activer. On ne voyait pas du tout ça comme un drame. On était aussi plus habitués aux mélanges que maintenant : les ouvriers, qui étaient des gens très pauvres, très simples, mangeaient à table avec nous. C'était des hommes qui avaient beaucoup travaillé mais pour pas grand chose. Mon père et mon frère aîné discutaient souvent avec eux de manière très ouverte. La plupart étaient habitués à dormir sur la paille, mais à la ferme ils avaient tous une chambre et un lit.



Lucienne, 92 ans

Chez nous, c'était un peu particulier, la porte était toujours ouverte, beaucoup de gens passaient et ils repartaient toujours avec un panier, des légumes, des patates...

Je pense que nous étions une famille généreuse. Ma maman était comme ça, mon grand-père aussi, peut-être en partie du fait de son expérience d'infirmier pendant la guerre. Il y avait un vrai respect même des gens qui n'avaient rien.

Je ne me sens pas spécialement nostalgique de cette période : je constate les évolutions, c'est tout. Mais ce que je retiens, c'est que la vie tous ensemble, c'était bien.

J'ai hérité de ma maman ce besoin d'être en famille. Du côté de mon père ils étaient cinq enfants, mais ma mère était fille unique et elle l'a toujours regretté. Ce que j'aimais beaucoup, c'était quand on était tous les trois (les trois grands) à faire nos devoirs sur la table de la salle à manger, avec maman qui repassait à côté de nous. On posait nos questions et elle répondait, on était ensemble tout en faisant chacun nos affaires. Moi, je ne suis pas beaucoup allée à l'école, parce que j'ai été malade depuis l'âge de cinq ans. En 34, mon frère et moi avons eu la tuberculose. Lui avait des otites affreuses, et moi il a fallu me scier des côtes pour m'enlever un bout de poumon parce que j'ai fait une pleurésie tuberculeuse. C'est une opération qui se pratique toujours, mais à l'époque on y allait

fort. J'ai une grande cicatrice à travers tout le dos. La même année il y a eu aussi une épidémie de paralysie infantile (poliomyélite), on était bouclés à la maison. Maintenant les enfants sont vaccinés. Ma petite sœur et moi l'avons attrapée, de sorte que nous avons été tous les trois à l'hôpital cette même année : mon frère de six ans, moi qui en avais cinq, et ma sœur qui en avait deux ou trois. Tout ça en même temps ! Pour ma mère, qui devait encore s'occuper des jardins, cela n'a pas dû être facile. Elle venait me voir presque tous les jours au pavillon des tuberculeux : onze kilomètres à vélo dans chaque sens.

Ce pavillon, c'était un genre de chalet temporaire situé à côté de l'hôpital, où les enfants étaient tous regroupés dans un grand dortoir. Je m'en souviens très bien. Maman disait que j'étais très brave, que même au moment de l'opération je n'avais jamais pleuré. Cependant je pense que j'étais beaucoup en demande comme enfant. Peut-être que c'est de là que venait mon besoin d'avoir toujours du monde autour de moi : dans une grande famille il y a toujours quelqu'un qui peut s'occuper de vous. Depuis 1934 jusqu'à mes dix ans, en 1939, j'ai toujours été malade, j'étais tout le temps fatiguée. J'ai très peu de souvenirs de la petite école parce que j'étais souvent loin à cause de mes soucis de santé. J'ai fait un séjour à Orsières, en Valais, pour boire du lait de chèvre - j'adore ça encore aujourd'hui d'ailleurs ; c'était notre curé qui avait recommandé ces gens à ma mère - **ils ont toujours des connaissances un peu partout, les curés**. On m'envoyait aussi tous les six mois à la montagne, pour mes poumons. En août 39 j'étais à Montana au moment de la déclaration de la guerre. Je me rappelle qu'on est venu me chercher pour que je rentre.

Finalement, je n'ai jamais été très vaillante, je n'ai jamais pu faire de sport, mais je me suis débrouillée. J'ai ce tempérament à lutter, c'est ma personnalité. Même si je ne suis pas bien, j'y vais, j'essaye. Et je constate que ça ne me réussit pas trop mal. Pendant la guerre j'ai commencé mon apprentissage de couturière. Mon père

ne voulait pas voir ses filles à la ferme, elle était pour mon frère aîné et il ne voulait pas d'histoires. Il nous a toutes poussées à apprendre un métier et je lui en suis très reconnaissante. A une époque j'ai essayé de travailler dans un grand atelier. Ça ne m'a pas plu mais j'ai essayé. Vers les cinquante ans j'ai fait une formation dans le social et **j'ai travaillé pendant treize ans auprès des femmes battues**.

J'ai toujours admiré la manière dont ma mère était présente mais sans être possessive. Malgré mes défauts elle m'a toujours accompagnée dans mes choix, mais sans décider les choses à ma place. C'est ce que j'ai essayé de faire aussi avec mes deux fils, de les suivre et soutenir plutôt que leur imposer ce qui me convenait à moi. En mai 68, continuer de les accompagner comme parents, ça n'était pas simple. Ils avaient dix-sept ou dix-huit ans, étaient encore en apprentissage, mais ils changeaient de patron comme on change de chemise. Les suivre dans leurs choix et dans leurs envies à travers toute cette effervescence, il fallait s'accrocher. Mon mari trouvait que j'étais beaucoup trop compréhensive avec eux. Il avait peur pour leur futur. Essayer des choses je suis pour, mais passé les premières années de jeunesse, il faut arriver à se fixer.

Nos vies à nous, je dirais qu'elles étaient plus rudes que celles de maintenant, **plus rudes mais pas plus difficiles, au contraire même**. Par exemple on ne plaisantait pas avec certaines règles. On devait être à l'heure au travail, qu'on y aille à pied ou en vélo et quel que soit le temps. Un jour je devais rentrer de Chêne-Bougeries à Meinier après le travail et il avait neigé tout l'après-midi. J'avais quatorze ou quinze ans. Impossible de rouler à vélo. J'ai mis plus d'une heure à pied, avec mon vélo à la main. C'était comme ça. Et le vélo, il fallait qu'on l'entretienne, qu'il soit toujours en état pour le lundi matin. Moi j'avais un vélo anglais, le problème c'est que la chaîne était cachée par une espèce de tôle. La première fois où j'ai dû le

réparer, j'ai dit à mon père que je ne pouvais pas y mettre les mains et il m'a répondu : « Bah, tu enlèves la tôle : tu prends des outils et tu dévisses. » Il fallait se débrouiller. **Ce qui est plus difficile aujourd'hui, c'est que les jeunes ont trop. Ils ont trop de possibilités. C'est ça qui est difficile.**

Eduquer des enfants, il me semble que c'est de plus en plus compliqué. Les motiver, les entraîner à faire quelque chose... parce qu'il y a tellement de choses possibles et intéressantes. Et en plus il faut que ça aille vite ! Ils ont du mal à rester motivés longtemps, à attendre de savoir faire les choses. Nous on était à un endroit et on y restait, la question ne se posait pas.

Nos vies à nous, je dirais qu'elles étaient plus rudes que celles de maintenant, plus rudes mais pas plus difficiles, au contraire même.

Lucienne, 92 ans

J'ai cette impression que les choses, maintenant, ne vont plus au rythme de l'homme. Un cerveau, ça fonctionne moins vite qu'une machine. Nous, on doit prendre le temps de réfléchir pour s'enrichir. Or on n'a plus le temps, ça presse tout le temps ! L'intelligence artificielle par exemple, quelle trouvaille ! Il y en a encore pas mal qui ne réussissent pas, mais ce sera sûrement pire dans un monde de machines. Notre monde est fait d'êtres humains, pas de machines. J'ai entendu à la télévision un chauffeur de train à grande vitesse qui expliquait que, grâce à l'intelligence artificielle, ils n'ont plus besoin d'une formation aussi technique qu'avant. Avant il fallait savoir tout faire, il fallait comprendre, pouvoir tout réparer... L'homme, on l'a enlevé, mis de côté, et on a mis des batteries à la place. Pis les batteries, on va en faire quoi ? Ça va être comme avec les déchets nucléaires, on ne saura pas où les mettre. Je ne sais pas où on va comme ça. Il faut qu'on freine mais on ne sait pas.

Tout ça m'effraie beaucoup plus que d'avoir cent ans. Cent ans, ça ne me fait pas peur, **ma mère est morte à cent-trois ans, alors pourquoi pas moi ?** Je suis revenue habiter quatre ans à la ferme avec mon frère quand elle a été très âgée, pour m'occuper d'elle. Nous avons un lien particulier toutes les deux. Aller à cent ans je veux bien, tant que j'ai ma tête... Mais cette année est difficile pour moi : j'ai fait un AVC, j'ai le côté gauche qui n'est plus d'accord. La rééducation, je trouve que c'est long, très long. Les progrès sont tellement minimes. J'ai l'air bien, mais tout ce que je fais, ça n'est pas sans peine. Avant je n'étais pas impatiente, mais maintenant j'aimerais que cela aille plus vite parce que je n'ai pas tant de temps devant moi pour aller mieux. Et puis **cette année de Covid, c'était affreux pour moi. L'hiver dernier, je me suis sentie mourir à cause des restrictions.** Moralement, on peut dire que je n'étais pas bien. Il y avait des règles pour tout, je me sentais enfermée. Rien que d'en reparler, cela m'étouffe. J'ai eu la sensation physique qu'on m'enterrait vivante. Pourtant je n'ai pas du tout peur de mourir, j'espère seulement rester lucide jusqu'au bout. Enfin on verra bien.

- 28 août 2021 -

« JE SUIS RESTÉE
AMOUREUSE
TOUTE MA VIE »

Simone, 90 ans

J'ai passé toute ma jeunesse à Plainpalais, j'allais à l'école de la Roseraie. Mes parents étaient tous les deux de Plainpalais, et ils étaient tous les deux infirmiers à l'Hôpital cantonal, c'est comme ça qu'ils s'étaient connus. J'ai eu des parents formidables. J'avais une sœur aînée, de quatre ans de plus que moi, et une cadette de vingt-et-un mois plus jeune. Ma mère travaillait de nuit pour pouvoir s'occuper de nous trois. Cela devait faire beaucoup, mais à l'époque je ne me rendais pas compte. C'est plus tard qu'on se rend compte.

Travailler dans la santé, moi cela ne m'a jamais tentée, c'est ma sœur aînée qui a fait infirmière, comme nos parents. Plus tard, elle a participé à la création de l'Hôpital de la Tour. Elle a aussi travaillé ici, et c'est ici qu'elle est décédée il y a quelques années, d'une crise cardiaque. Je l'aimais beaucoup et elle me manque terriblement. Ma sœur cadette est en EMS à Chancy, avec son mari, elle a cette chance. Je me suis toujours bien entendue avec mes sœurs. Nous étions une famille unie. L'aînée ne s'est jamais mariée, je ne sais pas pourquoi. Elle s'est beaucoup occupée de nos enfants, à ma sœur et à moi, elle les a beaucoup choyés. A une époque elle a fréquenté, puis cela s'est arrêté, je ne sais pas ce qui est arrivé. Nous n'en n'avons jamais vraiment parlé. On se parlait souvent mais on ne se racontait pas spécialement les choses. Après mon mari, c'est la personne qui me manque le plus.

Ma sœur cadette était couturière, et moi j'ai fait l'école de com, qui durait deux ans. L'École de commerce était à Sécheron à l'époque. J'avais choisi ça parce que l'aspect commercial m'attirait, le contact avec les clients. Juste avant cela, à dix-sept ans, j'ai passé une année à Londres. **A l'époque je travaillais comme secrétaire personnelle pour une dame, ici à Genève,** et elle est

partie à Londres, alors je l'ai suivie, mais j'y ai très mal appris l'anglais parce que tout le monde me parlait français. Londres j'ai beaucoup aimé, beaucoup, mais je n'y suis jamais retournée. Je n'ai pas eu l'occasion. Plus tard, avec mon mari, nous avons fait quelques voyages, en Norvège par exemple, pour les vacances. Nous n'étions pas des grands voyageurs.

Après l'école de com je suis entrée chez Vacheron Constantin comme secrétaire de Monsieur Constantin. J'ai occupé ce poste pendant trois ou quatre ans, puis j'ai été à la publicité toute ma carrière, toujours chez Vacheron. J'ai travaillé longtemps avec les mêmes personnes. **J'ai eu la chance d'avoir des collègues qui étaient tous très agréables, j'en garde un très bon souvenir.**

Travailler dans la santé, moi cela ne m'a jamais tentée, c'est ma sœur aînée qui a fait infirmière, comme nos parents.

J'ai rencontré mon mari à l'occasion d'une réunion d'information de bénévoles car une de mes amies m'avait enrôlée à Carouge pour faire des visites chez des personnes âgées. J'avais dix-huit ans, lui deux ans de plus.

Simone, 90 ans

Ça a été le coup de foudre, pour tous les deux. Je l'ai rencontré un lundi soir à cette séance, et le lendemain nous nous sommes déjà revus. Nous avons fréquenté trois ans puis... nous avons fait une petite bêtise et nous avons été obligés de nous marier rapidement. C'est là qu'est née ma fille. Je n'ai rien dit mais maman a dû réaliser quand j'ai accouché. De toute façon mes parents savaient qu'on allait se marier, alors ça ne changeait pas grand chose. Personne n'a fait de commentaires.

Je n'ai qu'une fille. Après elle, j'ai fait une fausse couche, à trois mois. Ça a été un gros choc pour moi. Je ne sais pas si c'était une fille ou un garçon. Est-ce que j'aurais aimé savoir ? Oui et non. J'ai eu tellement de regrets, je crois que c'est mieux que je ne sache pas. Après c'était fini, je n'ai plus pu avoir d'enfants. Mon mari aussi aurait bien aimé en avoir d'autres, enfin je pense, parce qu'à l'époque on n'en a pas tellement parlé.

Après la naissance de ma fille j'ai continué de travailler à mi-temps. Nous habitons encore à Plainpalais et ma maman s'occupait de ma fille.

Quand j'étais jeune nous étions un groupe d'amies, on se voyait tous les jeudis matin. Nous étions cinq et je suis la seule encore en vie. C'est difficile de les avoir perdues. Elles me manquent.

Quand on s'est connus, avec mon mari, il travaillait avec son grand-père qui avait une entreprise de travaux et rénovation. Plus tard, il a hérité du chantier de construction familial, à Carouge, et il a continué dans les travaux. Nous avons quitté Plainpalais pour Carouge, où nous habitons à côté du cimetière. **J'aimais beaucoup Plainpalais, mais j'ai beaucoup aimé Carouge aussi.** Quand j'ai quitté Vacheron j'ai travaillé avec mon mari, pour l'aider avec son entreprise. J'allais visiter les gens pour faire de nouveaux clients. On s'était mis à notre compte.

J'ai beaucoup pleuré au décès de mon mari. Beaucoup. Son décès, cela a été vraiment pénible. Nous avons décidé de venir ici parce qu'il avait fait plusieurs petites chutes et moi, avec son mètre nonante-quatre, je ne pouvais pas le relever. Mais à part cela, il était en très bonne santé. Le jour de notre entrée, à peine arrivés dans la chambre, il s'est appuyé au lit et fini. Arrêt cardiaque. Le personnel a été formidable. Ils sont tous très attentionnés. **Et heureusement, j'ai une fille adorable.**

Est-ce que c'est le fait de venir ici qui lui a fait un choc ? Pourtant nous avons pris cette décision ensemble. Je me suis sentie tout de même un peu coupable et je n'arrive pas à me débarrasser de ce sentiment. Cela me pèse sur le cœur. Le soir, quand je pense à lui, je pleure encore. Cela doit faire quatre ans maintenant, mais c'est difficile d'admettre qu'il est parti... très difficile. Il est décédé tellement subitement. Ma peine, depuis qu'il est parti, ça ne passe pas. Pendant des années, on était toujours ensemble. Je suis restée amoureuse toute ma vie. Divorcer, je n'y aurais même pas pensé. Je ne me rappelle aucune dispute entre nous, juste quelques discussions quand nous n'étions pas d'accord. **La seule fois où nous nous sommes disputés, c'est un soir où il était sorti avec des amis et il n'est pas rentré.** Il n'y avait pas le téléphone à l'époque. Quand il est rentré, j'avais fermé ma chambre à coucher à clé et je ne voulais pas ouvrir, alors il a enfoncé la porte. Il m'a expliqué qu'il s'était laissé entraîner par des copains et nous nous sommes vite réconciliés.

Alors aller jusqu'à cent ans, si je suis en bonne santé pourquoi pas ? Mais je ne voudrais pas être centenaire et au fond d'un lit.

Ce qu'on aimait beaucoup tous les deux, c'était faire de grandes balades autour de Genève en voiture. On s'arrêtait dans certains endroits qu'on appréciait. Par exemple à Annemasse, il y avait un petit hôtel où on a même dormi parfois, alors que c'est juste à côté. Ce qu'il faudrait, c'est ne se rappeler que les bons souvenirs, n'est-ce pas ?

Je suis très bien ici. Je suis surtout contente parce que je vois le Salève. A Carouge, nous habitons route de Veyrier, une maison mitoyenne avec un grand jardin, et je voyais déjà le Salève depuis chez nous. C'était encore très agricole à l'époque, il y avait un grand champ de blé tout près de la maison. En été nous montions souvent au Salève en téléphérique et nous redescendions à pied. On se promenait là-haut, il y avait un excellent restaurant.

Ici, je ne sors pas spécialement. **Je suis toujours avec ma trottinette parce que je perds l'équilibre,** je ne peux plus marcher sans me tenir. Ma fille vient parfois me chercher et nous allons manger au restaurant de Veyrier, celui qui se trouve au centre du village, avec un grand jardin autour. Avant, j'aimais beaucoup cuisiner, mais mon mari encore plus que moi ! Le soir, c'est souvent lui qui cuisinait. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'on s'est beaucoup aimés.

Avant je lisais aussi énormément, mais maintenant j'ai de la peine, cela me fatigue et j'ai souvent des migraines. J'ai beaucoup lu les Trilby par exemple, c'est un vieil auteur de romans du genre sentimental. J'ai également beaucoup lu sur l'histoire de France ; l'histoire suisse, c'est un peu moins intéressant, moins romanesque. Maintenant, comme je ne peux plus lire, je regarde la télévision, et mes photos me tiennent compagnie : mon mari, ma fille, mes petits-enfants, mes sœurs, ils sont tous là. Ma petite-fille a eu deux enfants dont l'aîné a lui-même déjà des enfants : **je suis plusieurs fois arrière-arrière-grand-mère.**

Les photos c'est très important.

Et puis ma fille me téléphone souvent. Elle est formidable. Nous nous entendons très bien toutes les deux. Ma petite-fille est très gentille aussi, je l'aime beaucoup. Grâce à elles je ne me sens pas seule.

Alors aller jusqu'à cent ans, si je suis en bonne santé pourquoi pas ? Mais je ne voudrais pas être centenaire et au fond d'un lit. Cela dit, je n'y pense pas plus que ça, cela ne m'inquiète pas parce que je sais que mes enfants s'occuperaient de moi.

- 1er septembre 2021 -

« MON PÈRE
L'ENFER,
MA MÈRE LE CIEL »

Edith, 86 ans

Cent ans en arrière, cela paraît loin. Entre nous et les enfants d'aujourd'hui, c'est comme un saut de plusieurs générations tant la vie a changé. Il me semble qu'elle a changé beaucoup plus qu'entre nos grands-parents et nous.

Je suis née dans l'Emmenthal, dans un village de campagne situé au fond d'une petite vallée. C'était très paysan. **Mon père avait une forge. C'était une armoire à glace, champion de lutte à la culotte.** A huit ou neuf ans, je devais l'aider à tenir certaines pièces pendant qu'il les martelait. Ma mère, elle, était originaire de Genève. Ils s'étaient rencontrés parce que leurs mères étaient des cousines éloignées. Avant de se marier ils avaient même consulté un médecin pour s'assurer qu'il n'y aurait pas de problème de consanguinité avec leur descendance.

A la maison, nous étions cinq filles et j'étais la dernière. Je le suis encore d'ailleurs : je suis la seule qui reste. Ma sœur aînée avait neuf ans de plus que moi. J'ai eu une enfance assez dure. Mon père voulait que la forge soit reprise, elle était dans sa famille depuis quatre générations et mon grand-père était même compagnon forgeron, ce qui lui avait permis de voyager à travers toute l'Europe. **Le drame chez nous, c'est que ma mère ne savait faire que des filles.** Alors mon père était violent, toute la famille en a souffert. Il ne buvait pas pourtant. Ma grand-mère était dure aussi, sévère. Avec elle, les claques partaient pour un oui pour un non. Il est vrai que le quotidien était difficile. Quand la vie est dure, les gens sont durs.

Mes sœurs et moi, on voyait tout. Nous étions là quand mon père attrapait ma mère et la battait. **Mais qu'est-ce que vous voulez,**

cinq filles, avec un colosse pareil... Certaines images me restent sur le cœur. Un jour mon père a pris maman par le cou et l'a collée contre le mur. Ma sœur aînée – un bloc de calme : plus calme qu'elle, ça n'existait pas - sortait de la cuisine à ce moment-là, un pot de lait dans une main et une cafetière en émail gris et bleu pleine de café

bouillant dans l'autre. Elle est arrivée derrière mon père et elle lui a versé les deux pots dans le dos, sans un mot, très calmement. On aurait dit qu'elle arrosait une plante ! Mon père a hurlé, j'ai pensé : « Il va la tuer », mais il est sorti comme une flèche. Cet imbécile est allé droit au bistrot pour raconter son histoire aux copains et montrer ses brûlures. Ah il a dû avoir l'air malin, le champion de lutte à la culotte : se faire ébouillanter au café par sa fille !

Le dimanche, nous allions toutes les cinq nous cacher sous les planches de la scierie voisine et là, accroupies dans les copeaux, nous cherchions le meilleur moyen de zigouiller mon père, mais sans que maman soit inquiétée. Quand j'y pense maintenant, c'était épouvantable ! Finalement, nous n'avons jamais rien tenté, nous avons trop peur que cela ne retombe sur notre mère.

Dès que mes sœurs ont été en âge de travailler, ma mère a demandé le divorce. Et malgré tout ce qui s'était passé, personne n'a voulu témoigner contre mon père. Tout le monde était au courant mais personne n'osait rien dire : « Tu comprends, toi tu t'en vas, mais nous on reste. » Mon père avait été à l'école et au militaire avec le médecin, donc il a réussi à sauver ses plumes. C'est comme ça dans les petits villages. Et puis tout le monde a besoin du forgeron. La seule qui a témoigné, c'est une jeune maîtresse d'école qui venait de Berne. C'est grâce à elle que nous avons pu partir avec maman.

Nous avons alors quitté l'Emmenthal et sommes venues à Genève, où maman avait encore son frère et sa sœur. C'était en 1947, j'avais 12 ans. Bizarrement, moi qui ne parlais

pas un mot de français en arrivant, je me suis sentie tout de suite chez moi ici. Je n'ai jamais regretté ma région d'origine car je n'y étais pas heureuse. A Genève j'ai suivi mes deux dernières années d'école obligatoire, puis à quinze ans, j'ai dû travailler. **Pourtant qu'est-ce que j'aurais aimé faire des études ! Le jour où j'ai dû arrêter l'école j'ai pleuré toutes les larmes de mon corps.** Maintenant je regrette moins parce que je connais des tas de gens qui sont allés à l'université, mais dans la vie ce sont des manches, ils ne savent pas faire chauffer de l'eau ! Nous sommes donc arrivées à Troinex en 1947 et j'y suis restée toute ma vie, jusqu'à ce que je vienne ici à Vessy.

Après notre départ, mon père a demandé plusieurs fois à nous prendre l'une ou l'autre en vacances mais ni mes sœurs ni moi n'avons jamais voulu y aller. Je garde beaucoup de colère au fond de moi contre lui. Ce sont les aléas de la vie comme on dit, mais on s'en passerait bien. J'ai beau essayer d'oublier, cela remonte toujours. Ça restera à vie. C'est ainsi, on ne peut rien y faire.

Lorsque mon père est décédé, on m'a beaucoup critiquée parce que je n'ai pas voulu aller à l'enterrement. Mais cela aurait été complètement hypocrite. Les gens étaient indignés : « C'est quand même ton père. » Je regrette, ça n'est pas mon père.

Qu'est-ce que j'aurais aimé faire des études ! Le jour où j'ai dû arrêter l'école j'ai pleuré toutes les larmes de mon corps.

Maman, elle, était fantastique. A Troinex, nous habitions le château, comme on disait : une maison forte qui existe toujours, avec une tour, à côté de la Maison Grise. C'était une vieille maison qui n'avait pas été habitée durant plusieurs années, nous y logions à trois familles. Lorsque nous sommes arrivées, maman a commencé par tout passer à la chaux, du sol au plafond, puis elle a encore confectionné les rideaux et tout arrangé joliment. **Notre maman savait tout faire.** Elle avait fait les Beaux Arts à Genève quand elle était jeune, était brodeuse d'art de son vrai métier : elle faisait des sièges, des dossiers brodés, les bandes des rideaux, elle savait copier différents styles selon la demande. Comme sa sœur était aussi dans cette branche, elle a pu reprendre son métier une fois revenue à Genève. C'était une femme intelligente. Quand on se chamaillait avec mes sœurs, elle disait toujours « Mais qu'est-ce qui se passe, pourquoi tu la bats ? » Elle décortiquait la situation : « Alors tu vois ? Tu as mal vu les choses, ça n'est pas la peine de lui taper dessus pour ça. » **Enfin, pour résumer, mon père c'était l'enfer, ma mère c'était le ciel.**

En arrivant à Genève tout n'a pas été facile pour autant. Aucune de mes sœurs n'avait une formation, alors elles étaient bonnes à tout faire, vraiment à tout faire : nettoyer, faire la cuisine, laver, repasser. Sous prétexte qu'elles étaient nourries et logées elles n'étaient pas

Edith, 86 ans

bien traitées. Et encore « logées », il fallait voir comment : dans un grenier non chauffé, avec un minuscule lavabo pour se laver et rien d'autre.

En comparaison, j'ai eu de la chance.

A quinze ans j'ai trouvé un emploi comme vendeuse dans une pêcherie, un magasin de poissons. Après j'ai fait toutes sortes de métiers, je prenais ce qui venait. J'ai travaillé dans un élevage de chiens qui faisait pension pour animaux, un travail que j'ai beaucoup aimé. Il y avait toutes les races de chiens (chez nous il y avait surtout des chats, car dans une ferme il y a toujours des souris et des rats). J'ai travaillé également chez un antiquaire, où j'ai appris la dorure à la feuille, notamment pour restaurer d'anciens miroirs, et aussi la confection d'abat-jours : nous faisons des lampes électriques à partir de vieux chandeliers d'église ou de quinquets, ces vieilles lampes à huile à réservoir. J'ai été vendeuse en produits coloniaux pour le premier magasin qui importait de la nourriture exotique à Genève, ainsi que des alcools. Les produits venaient d'Asie, d'Afrique, de Russie, c'était très nouveau. J'ai été encore vendeuse de café au Mercure, une chaîne spécialisée dans les cafés, thés, chocolats, et surtout les pralinés. **Puis j'ai eu deux filles.** Quand elles étaient petites je faisais des ménages et nettoyages de bureau, ainsi je pouvais les garder en journée, et je partais travailler le soir, quand mon mari rentrait. Lui était mécanicien en voitures, il était d'origine italienne, mais était à Genève depuis l'âge de dix-sept ans. Puis, quand nos filles sont allées à l'école, j'ai fait des ménages en journée chez les particuliers, parce que cela me permettait des horaires souples. L'autre chose qui était difficile pour moi, étant jeune, c'est que j'étais toujours mise de côté par mes sœurs du fait de ma place de petite dernière. Enfant, quand elles organisaient des jeux, elles ne me laissaient jamais participer : « Pas toi, tu es trop petite ». J'en ai souffert encore davantage à

l'adolescence parce que mes sœurs sortaient entre elles et ne voulaient jamais m'emmener. J'avais quatre ans de moins que la sœur qui est juste avant moi, ça ne faisait pas bien auprès de leur petit copain de traîner la petite sœur. J'en garde l'impression d'avoir été sacrifiée, de ne pas avoir eu de jeunesse. Je ne me suis jamais amusée quand j'étais jeune. Le samedi soir je voyais tout le monde se pomponner, et **comme une jeune fille ne pouvait pas sortir seule, moi je restais à la maison avec maman.** Elle m'a appris les mots-croisés, le tricot, nous jouions aux cartes et lisions beaucoup, toutes choses que j'aime toujours et qui occupent mes journées encore maintenant, mais enfin ça n'est pas une vie pour une jeune. Je n'avais aucun loisir de mon âge. La seule chose dont je me souviens, et que j'adorais, c'était nos escapades à vélo : nous n'avions pas d'argent mais nous avons récupéré les vieux vélos de gens plus fortunés qui les avaient utilisés pendant la guerre et les laissaient rouiller à la cave. J'ai parcouru tout le canton à vélo, je connaissais la région comme ma poche. Mais à part cela je ne sortais pas. La première fois que je suis allée au cinéma, c'était avec mon mari, j'avais vingt-deux ans.

J'ai beaucoup souffert d'être la petite mais maintenant je m'affirme. Ma mère disait : « Si tu prends un coup sur la tête et que cela ne t'apprend rien, alors ça aura été inutile. » Il faut toujours essayer de sortir quelque chose de positif de ce qui nous arrive, je crois que c'est ce qui m'a permis de passer au travers de tout. J'ai été élevée à la dure et cela m'a rendue résistante. Aujourd'hui

L'autre chose qui était difficile pour moi, étant jeune, c'est que j'étais toujours mise de côté par mes sœurs du fait de ma place de petite dernière.

je ne me laisse plus faire, ça suffit. Quand j'étais jeune j'avais moins d'assurance, c'est venu avec l'âge, tranquillement. Je n'attaque jamais mais si on me marche sur les pieds, alors là je réponds. Finalement cette vie difficile m'a forgé le caractère. Forgé c'est le cas de le dire ! Enfin qu'est-ce que vous voulez, maintenant c'est derrière.

Vessy j'y suis venue en 2007, en convalescence d'abord, parce que j'avais fait un AVC. Je suis arrivée en fauteuil et le physio m'a remise debout, alors je suis repartie et j'ai encore pu rester cinq ans chez moi. Ensuite je suis tombée, et comme je logeais au troisième étage sans ascenseur, ça n'était plus possible. Alors je suis revenue !

En fait **je connais l'établissement depuis que je suis enfant. Je crois qu'on disait « asile de vieillards » à l'époque.** J'allais au catéchisme protestant à Pinchat avec la fille du directeur. Comme elle était un peu peureuse, je la raccompagnais de temps en temps jusqu'ici. Il n'y avait que le bâtiment principal alors. Gomarín, Beaux-Champs,

Le Salève et Les Esserts ont été construits plus tard. Le BP - le bâtiment principal -, je le trouvais déjà magnifique, avec son style de grande maison bourgeoise à l'italienne comme pouvaient en avoir les gens riches. J'ai vu les tout derniers moments du jardin des résidents. Il se trouvait entre Beaux-Champs et les Esserts. C'était des potagers, les résidents pouvaient y travailler. On voyait les gens faire le jardin, on parlait un peu avec eux. Ils me paraissaient tellement vieux !

En face du jardin se trouvait un immense pré, et au fond **la ferme Vecchio**, qui existe toujours et dont les propriétaires élevaient des moutons. **Le pré était blanc de moutons, c'était beau !** A l'automne, les écoliers de Pinchat, Veyrier et Troinex allaient tous ensemble ramasser des marrons, et nous venions notamment ici car l'allée est bordée de marronniers. Nous apportions ensuite notre récolte à la ferme qui les concassait grossièrement, et cela servait à l'alimentation des moutons pendant l'hiver. Nous aimions beaucoup ces sorties, c'était un peu la classe nature, comme on dirait aujourd'hui.



Edith, 86 ans

*Je savais que c'était les pauvres qui venaient ici. C'était dans l'esprit du donateur. Le bâtiment a été légué par **Charles Galland** sous condition que ce soit des personnes âgées et dans le besoin qui y viennent. Mais les gens avaient l'air heureux. Ils étaient bien soignés. Il y avait beaucoup d'ouvriers, des gens qui avaient travaillé dans des fermes et qui n'avaient ni économies ni famille.*

Par conséquent **c'était un havre pour eux. D'ailleurs, ça l'est toujours pour moi.** Lorsque nous rentrons des commissions, d'une sortie au restaurant ou d'une promenade, je dis toujours : « Je rentre chez moi ». Ici, je me sens chez moi. On a un toit, on est au chaud, on est servi comme au restaurant, le personnel est très dévoué. Je n'ai jamais eu tout ça avant. Lorsque la direction nous demande si nous avons des suggestions d'améliorations, j'ai beau chercher, je ne trouve rien.

Ici j'ai assez peu de visites. Mon mari et mes sœurs sont décédés. Les deux sœurs dont j'étais le plus proche venaient me voir, mais maintenant, s'il n'y avait pas ma fille aînée et sa famille je n'aurais plus personne. Je ne vois plus qu'elle et son fils ; avec la seconde et ses deux fils je n'ai plus aucun contact. Les moments passés avec mes petits-enfants quand ils étaient petits, j'en garde un souvenir magnifique.

Mon mari est décédé trois mois avant nos cinquante ans de mariage, en 2006. Cela peut paraître loin mais **je lui parle encore dans ma tête.** Quand je vois quelque chose qui me le rappelle, je lui dis « Regarde », et je lui raconte. Avec maman ou mes sœurs c'est pareil, je leur parle. Pas à voix haute bien sûr, les gens diraient : « la mémé, elle déparle » comme on dit au Canada. **Je parle à mes disparus mais je ne suis pas croyante.** Ceux qui croient, tant mieux pour eux si cela peut leur apporter quelque chose. Moi je suis allée au catéchisme, mais j'ai toujours entendu ma mère dire : « Avec tout ce que j'ai traversé et vu, je ne peux pas croire. »

Parfois il suffit d'un détail pour que ceux qu'on a aimés ressurgissent. Par exemple, ici en bas, il y a des buis. Quand le soleil tape dessus, ils dégagent une odeur particulière. Ça, c'est maman. Tout notre jardin était entouré de buis. Chaque fois que je sens cette odeur, c'est maman. Cela me met les larmes aux yeux. On s'est tellement accrochées à elle, mes sœurs et moi. Je n'arrive toujours pas à parler d'elle au passé. Et puis j'ai toujours dit « maman » ; quand on me dit « ta mère », c'est comme s'il s'agissait de quelqu'un d'autre.

Se souvenir ça fatigue, mais cela fait aussi du bien. Il faut que les émotions sortent.

- 24 novembre 2021 -



HISTORIQUE DES BÂTIMENTS DE L'EMS LA MAISON DE VESSY

A la fin de l'été 1921, le bâtiment principal de la Maison de Vessy est construit et 116 habitants, en provenance de l'hospice d'Anières, s'installent. La grande nouveauté par rapport à d'autres établissements est la suppression des dortoirs et leur remplacement par des chambres à 2, 3 ou 4 lits ainsi que la création d'espaces communs intérieurs et extérieurs, donnant plus d'occasions de rencontres et de promenades.

Au début de l'année 1940, le besoin d'un pavillon, destiné aux femmes, commence à se faire sentir. La Ville de Genève utilise alors les fonds légués par Monsieur Charles Galland pour édifier une annexe. C'est en 1942 que le pavillon « Charles Galland » est mis en service. Il offre 60 lits supplémentaires, répartis dans des chambres à 2 lits. Ces nouvelles chambres permettent alors aux habitants d'y installer une partie de leur mobilier.

En 1959, les fonds légués à l'Hospice Général par M. et Mme Gomarín servent à la construction du pavillon « Gomarín », soit 72 lits supplémentaires, relié au bâtiment central par un galerie vitrée. Les pièces comportent un coin chambre et séjour, une cuisinette et toilettes privées, ainsi qu'une terrasse donnant sur le parc.

Entre 1976 et 1981, le pavillon « Charles Galland » est transformé et modernisé. Des chambres à 1 lit sont créés. D'autre part, la cuisine principale de l'établissement est entièrement rénovée.

Entre 1982 et 1987, il devient impératif de moderniser le bâtiment principal et de s'adapter aux besoins des habitants. Ainsi un nouveau pavillon « Beaux-Champs » est construit pour les habitants les plus dépendants (63 lits) et le bâtiment principal est rénové.

Courant 1987, un don de la Loterie Romande permet la rénovation du pavillon Gomarín.

En 2010 débute la construction d'un nouveau bâtiment, Les Esserts, inauguré en juin 2013. Il offre 91 chambres et salles de bains individuelles ainsi qu'un **confort très moderne**.

En fin d'année 2013, le bâtiment Galland et le bâtiment de liaison sont détruits afin de permettre la construction du bâtiment Le Salève.

Le 21 janvier 2016, inauguration du bâtiment Le Salève avec 77 chambres individuelles ainsi qu'une nouvelle cuisine, une salle à manger pour les habitants et un restaurant ouvert au public : Le 12 34.

En 2017, le bâtiment Beaux Champs est en rénovation pour permettre un accueil plus adapté aux habitants présentant des troubles cognitifs.

Septembre 2019, inauguration des passerelles reliant les 4 bâtiments entre eux.

En 2020, fin de la rénovation du bâtiment principal et création de 16 chambres.





1921-2021
100 ans
M